

LA MAISON DES SERMENTS

Seb Le Rêveur



La Maison des Serments

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Prix du Sel	4
Chapitre 2 : L'Architecture du Silence	14
Chapitre 3 : Les Portes du Grand Port	20
Chapitre 4 : Le Miroir des Obsessions	26
Chapitre 5 : Privation Sensorielle	30
Chapitre 6 : Le Venin de Naples	34
Chapitre 7 : La Fêlure du Roi	39
Chapitre 8 : Le Gala des Ombres	44
Chapitre 9 : Acier et Adrénaline	52
Chapitre 10 : La Marque de Cassis	56
Chapitre 11 : La Trahison du Sang	61
Chapitre 12 : Le Hurlement du Mistral	66
Chapitre 13 : Le Siège de la Forteresse	72
Chapitre 14 : Le Sacrifice de l'Architecte	77
Chapitre 15 : Ashes and Salt	82

Chapitre 1

Le Prix du Sel

Le Mistral hurlait contre les arêtes tranchantes de la pierre de Cassis, un sifflement de damné qui s'engouffrait dans les anfractuosités de la Bastide. En bas, Marseille n'était qu'une traînée de lumières malades, une gangrène d'or et de béton bordée par l'abîme noir de la Méditerranée. Sofia sentait l'iode lui piquer la gorge, un goût de larmes séchées et de métal froid. Elle se tenait devant les lourdes portes en fer forgé, dont la rouille semblait avoir soif de son sang. Derrière elle, la vieille Alfa de son frère, Lorenzo, fumait encore, un cadavre de tôle abandonné sur le chemin de gravier.

Elle n'avait rien emporté. Pas de valise, pas de souvenirs. Juste sa peau, ses os, et cette loyauté absurde qui lui serrait les côtes comme un corset de barbelés. Pour Lorenzo, elle s'était vendue. Pour ses dettes de jeu, pour les cargaisons perdues au fond du bassin de Radoub, pour la vie d'un homme qui n'avait jamais su tenir une promesse.

Les portes pivotèrent sans un bruit, une prouesse de mécanique huilée au milieu de cette décrépitude apparente. Sofia inspira une goulée d'air chargé d'amertume et fit le premier pas. La Bastide des De Luca n'était pas une maison. C'était une gueule.

L'intérieur était un choc de silence. Les murs, d'une blancheur d'os, montaient vers des plafonds voûtés où l'ombre s'agglutinait comme de la suie. Pas de tapis pour étouffer le bruit de ses pas, juste le marbre froid qui lui dévorait la plante des pieds. Elle se sentit soudainement déshabillée. Ce n'était pas seulement le vide, c'était l'architecture même du lieu. Chaque angle, chaque recoin semblait avoir été pensé pour l'exposition. Dans le hall, une série d'écrans encastrés affichaient des flux vidéo en noir et blanc. Le port. Les hangars. Les quais déserts où les grues ressemblaient à

des squelettes de dinosaures. Et au centre, une silhouette.

Massimo De Luca ne se retourna pas immédiatement. Il se tenait devant une immense baie vitrée surplombant la falaise. Il était vêtu d'une chemise sombre, les manches retroussées sur des avant-bras marqués par la tension. Il ne dégageait aucune chaleur. Il était une extension de la pierre de Cassis, une excroissance de la ville, dure, impitoyable.

— Tu es en retard, Sofia.

Sa voix était un grondement sourd, le bruit des galets que la mer déplace par gros temps. Elle ne contenait aucune colère, juste un constat clinique qui fit frissonner la jeune femme jusqu'à la moelle.

— Le Mistral a giflé la route des Crêtes, répondit-elle, sa propre voix lui semblant étrangère, frêle.

Massimo pivota lentement. Son visage était un paysage de lignes droites et d'ombres dures. Ses yeux, d'un gris d'acier trempé, ne parcouraient pas son corps avec désir. Il l'évaluait comme une propriété. Un architecte vérifiant la solidité d'une fondation avant d'y bâtir son obsession.

— Le temps n'est pas une excuse ici. Rien ne l'est. Ton frère a échoué à me livrer ce qu'il me devait. Le gazole, les armes... Tout est parti en fumée dans l'incendie du hangar 14.

Il fit un pas vers elle. La distance se réduisit, et avec elle, l'oxygène. Sofia sentit l'odeur de Massimo : un mélange de tabac brun, de savon de Marseille et ce parfum métallique, presque électrique, qui précède les orages sur le port.

— Il m'a dit que tu accepterais les termes. Est-ce qu'il a menti ?

Sofia serra les poings, ses ongles s'enfonçant dans la chair de ses paumes.

— Non. Il n'a pas menti. Je suis ici pour payer.

Massimo la contourna, tel un prédateur tournant autour d'une proie blessée. Il s'arrêta derrière elle, si près qu'elle sentait la chaleur de son souffle sur sa nuque, un contraste violent avec le froid cadavérique de la pièce.

— Sais-tu ce que signifie payer une dette de sang avec du temps, Sofia ? Ce n'est pas du travail. Ce n'est pas de la servitude. C'est de l'appartenance. Cette maison s'appelle le Panoptique. Tu ne seras jamais seule. Pas une de tes respirations, pas une larme ne m'échappera. Je verrai tout. Ta peur sera mon salaire.

Il revint face à elle. Sofia ne baissa pas les yeux. Elle y vit une obscurité sans fond, mais aussi une solitude immense, celle des rois qui ont brûlé tous les ponts derrière eux.

— Les règles sont simples, dit Massimo. Tu ne quittes pas la Bastide sans mon autorisation. Et chaque soir, à l'heure où les navires entrent dans la rade, tu viendras ici me raconter chaque détail de ta journée. Chaque pensée impure. Chaque velléité de fuite.

— Et si je refuse ?

Un demi-sourire, cruel et bref, étira ses lèvres.

— Ton frère est actuellement dans un conteneur sur le quai d'Arenc. L'acier chauffe vite sous le soleil, Sofia. Il n'a pas d'eau. Juste le sel qui lui brûle la gorge. Si tu refuses, je donne l'ordre de souder la porte définitivement. Il deviendra une ombre parmi les ombres.

Le goût de la corrosion revint, plus amer. Sofia sentit une larme perler, mais elle la força à rester là, suspendue. Elle ne lui offrirait pas ce plaisir. Elle sentit une étincelle de défi, une jouissance honteuse qui lui brûla les entrailles. Elle n'était pas seulement sa proie ; elle devenait son complice.

— Bien, dit-elle d'une voix étranglée.

Massimo tendit enfin la main. Ses doigts se refermèrent sur son menton, une poigne de fer recouverte de velours. Il l'obligea à s'offrir totalement à son examen.

— On commence maintenant. Déshabille-toi.

Le silence fut plus lourd que le béton des quais.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux voir ce que j'ai acheté. Je veux savoir sur quelle surface je vais écrire mon nom.

Il n'y avait aucune luxure dans son ton. C'était une exigence d'inventaire. Sofia porta ses mains tremblantes au premier bouton de son chemisier. Elle sentait les objectifs des caméras, ces yeux de verre dissimulés dans les ombres, braqués sur elle. Le tissu glissa. L'air froid la frappa comme une gifle. Elle se sentit petite, vulnérable, une mouette prise dans une nappe de pétrole. Lorsqu'elle fut nue sous la lumière crue des néons dissimulés, elle se sentit devenir un objet.

Massimo fit le tour d'elle, cartographiant chaque grain de beauté, la cambrure de son dos, la finesse de ses chevilles.

— Tu es résiliente, Sofia. On ne prend aucun plaisir à posséder ce qui est déjà mort.

Il s'arrêta devant elle. Sa main descendit lentement, effleurant le creux de sa clavicule. Le contact fut électrique. Sa peau se hérissa, une réaction viscérale qu'elle ne put réprimer. Massimo eut un petit rire sombre, à peine un souffle.

— Ton corps me répond déjà, alors que ton esprit me hait. C'est le début de la vérité. Va dans l'aile Est. Demain, à l'aube, tu apprendras à anticiper mes besoins. Tu seras mes yeux là où je ne peux pas être.

Sofia ramassa ses vêtements, les serrant contre sa poitrine comme une armure dérisoire.

— Qu'est-ce que je suis pour vous ? Une servante ? Une otage ?

Il se tourna de nouveau vers la baie vitrée, le regard perdu vers le large.

— Tu es la garantie de ma paix, Sofia. Et pour un homme comme moi, la paix se paye en sang et en obéissance absolue.

Elle monta l'escalier en colimaçon, chaque marche l'éloignant un peu plus de la femme qu'elle était. Dans sa chambre, une tablette affichait une vue en direct. Elle se vit elle-même, debout. Puis, l'image changea : l'intérieur du conteneur, où Lorenzo se recroquevillait. Elle tomba à genoux. Le Panoptique n'était pas seulement pour lui. C'était pour elle aussi. Il voulait qu'elle sache que chaque seconde de sa vie était le prix de cette survie.

Le lendemain, le soleil se leva comme une boule de feu blanc dévorant les brumes du port. Sofia s'éveilla au son d'une cloche électronique. Elle s'habilla d'une robe noire, austère, une mue imposée par le prédateur. Elle descendit et trouva Massimo dans la cuisine en acier inoxydable. Il ne mangeait pas. Il lisait des rapports, ses doigts fins glissant sur l'écran avec une précision de chirurgien.

— Mange, ordonna-t-il. Aujourd'hui, nous descendons au port.

Le trajet se fit dans un mutisme total. Marseille défilait derrière les vitres teintées de la berline. Massimo ne la touchait pas, mais son genou, à quelques millimètres du sien, irradiait une chaleur étouffante. Lorsqu'ils franchirent les grilles du Grand Port Maritime, l'air se chargea de gazole lourd et de fer oxydé.

Devant le Hangar 14, Massimo lui saisit le poignet. Sa main était rugueuse, une main qui savait autant étrangler qu'ordonner. À l'intérieur, sous les faisceaux de poussière d'or, l'activité se figea. Massimo traîna Sofia vers un homme nommé Enzo, dont la sueur brillait sur le front.

— "On ne m'attendait pas", Enzo ? Dans ma propre maison ?

La voix était d'une douceur terrifiante. Massimo porta deux doigts au menton de l'homme, une caresse de rasoir.

— Cet homme pense qu'il peut me cacher un pourcentage, Sofia. Il pense que je suis aveugle.

Le coup partit sans avertissement. Une gifle sèche, précise, qui envoya Enzo mordre la poussière. Massimo s'essuya les doigts avec un mouchoir en soie.

— Emmenez-le au local de pesée. Il doit comprendre que le sel coûte cher quand on essaie de le voler.

Sofia regarda l'homme qu'on traînait. Sa violence n'était pas colérique, elle était structurelle. Massimo la poussa vers un bureau surélevé, une cage de verre dominant le hangar.

— À genoux.

Le mot tomba comme un couperet. Sofia sentit une révolte fulgurante, mais elle plia. Le contact du carrelage froid contre sa peau nue sous sa robe fut un choc. Elle se retrouva face à la boucle de ceinture en argent de Massimo.

— Voici ta place. Tu vas regarder ce que signifie diriger. Chaque fois que tes muscles brûleront, rappelle-toi que c'est le prix de la vie de ton frère.

Il posa sa main lourde sur sa nuque, le pouce massant la base de son cou avec une lenteur hypnotique. Il l'ignorait superbement tout en la gardant sous sa paume, comme un accessoire de son pouvoir. Les heures passèrent dans cette étuve. Sofia ne bougea pas. Elle offrirait un miroir de glace à ses obsessions.

Soudain, le téléphone vibra. Le visage de Massimo se mua en pierre.

— La Camorra ? Sur mon quai ?

Il se leva, manquant de bousculer Sofia. Une soif de sang pure animait son regard.

— Les Napolitains sont ici. Lève-toi.

Il l'attrapa par la taille, son bras comme une barre de fer.

— Ils cherchent ma tête. Si jamais on est séparés, cache-toi dans les soutes du *Vento del Sud*. N'en sors pour personne, sauf pour moi.

— Pourquoi me protéger ?

— Parce qu'on ne laisse pas les chiens de Naples toucher à ce qui appartient aux De Luca.

Dehors, le premier coup de feu déchira le ciel. Un claquement sec. Massimo projeta Sofia contre la paroi froide d'un conteneur. Un choc. Le métal strié contre ses omoplates. Le corps de Massimo, un mur de muscles et d'acier, l'écrasant pour lui offrir le seul abri disponible : sa propre chair. L'odeur du gazole. Le sifflement de la mort qui passe à quelques pouces.

C'était une boucherie chirurgicale. Massimo sortit son Beretta, l'œil vide de toute adrénaline. Il tira deux fois. Sofia n'entendit que le bruit mou d'un corps percutant le sol. Ils progressèrent dans le labyrinthe de fer, une danse macabre saturée par l'odeur de la poudre brûlée.

Arrivés au *Vento del Sud*, cargo noir forgé dans les enfers, Massimo la poussa vers la passerelle.

— Monte. Je vais leur apprendre le prix de l'intrusion.

Enfermée dans une cabine de cuir sombre, Sofia fixa les moniteurs. Elle vit Massimo avancer seul dans la fumée. Un tir, un mort. Une esquive, une lame, un autre s'effondrant en se tenant la gorge. Il rattrapa le dernier par les cheveux et lui logea une balle dans la nuque sans ralentir. Une œuvre d'art barbare.

Sofia se laissa glisser au sol. Elle était fascinée par cette violence, par ce pivot de sang dont elle était le centre. La porte s'ouvrit. Massimo entra, sa chemise maculée de taches sombres, l'odeur de la mort collée à sa sueur.

— Ils sont morts ? murmura-t-elle.

— Ceux qui n'ont pas fui servent de nourriture aux crabes.

Il s'accroupit devant elle.

— Qu’as-tu ressenti en regardant les écrans ?

— J’ai ressenti que j’étais en sécurité, dit-elle, le visage de marbre. Parce que personne n’oserait venir me chercher à travers toi.

Massimo resserra sa prise sur son menton.

— Tu as choisi de m'appartenir à moi plutôt qu'à la terre. C'est un choix de reine.

Ils rentrèrent à la Bastide sous un ciel ensanglanté. Dans la chambre, la baignoire fumait, remplie d’une eau sombre et huileuse.

— Lave Marseille de ta peau, ordonna-t-il. Lave la lâcheté de ton frère. Je veux que tu sois mienne, entièrement.

Sofia s'immergea dans l'eau brûlante. Elle se fit une promesse : le sel ne se contente pas de se dissoudre. Il ronge les fondations. Elle sortit, enfila une robe de satin noir, la peau nue dessous comme il l'avait exigé. Elle rejoignit Massimo dans son bureau. Il l’attendait devant son mur d’écrans.

— Je vais faire de toi mon arme, dit-il en l’attrapant. Tu vas apprendre à mentir, à séduire, à tuer. En échange, Lorenzo vivra.

Il pressa son corps contre le sien, ses lèvres effleurant les siennes sans les toucher. Une promesse de dévastation.

— Bienvenue dans la guerre, petite chose.

Il la lâcha. Sofia retourna dans sa chambre et s'allongea sous l'œil rouge de la caméra. Elle ne ferma pas les yeux. Dehors, le vent sculptait la côte. Dans le silence de la

Bastide, elle sentit une jouissance amère l'envahir. Elle était le sel. Et elle allait tout dévorer.

Chapitre 2

L'Architecture du Silence

La lumière de Marseille n'est pas une caresse ; c'est une lame de fond qui scalpe les reliefs et écrase les consciences. À travers les fenêtres étroites de la Bastide des De Luca, elle découpait le sol en rectangles d'un blanc incandescent, si violent qu'il semblait vouloir calciner la pierre de Cassis elle-même. Sofia restait immobile, les pieds nus sur le dallage poreux. Le silence de la demeure n'était pas une absence de bruit, c'était une masse de plomb nichée dans les conduits d'aération.

Elle ne respirait qu'à moitié, de peur de déranger la géométrie de sa cage.

Son regard finit par se fixer sur l'angle du plafond. Une protubérance noire, à peine plus grosse qu'une mouche. Un œil de verre. Elle se détourna, le cœur battant contre ses côtes, pour n'en trouver qu'une autre dans le chambranle de la porte. Puis une troisième, nichée dans l'ombre d'un cadre massif.

Le Panoptique.

Massimo ne l'avait pas simplement enfermée ; il l'avait intégrée à son système. Chaque tressaillement de ses paupières, chaque frisson sur sa peau appartenait désormais au Roi du Port. Elle sentit une nausée acide lui remonter à la gorge. C'était le viol de l'intime, le dépouillement méthodique de sa pudeur.

Elle lâcha la serviette.

Elle s'offrit au verre, au métal, aux circuits électriques. Elle sentit le froid du dallage remonter dans ses chevilles, mais c'était l'incandescence du regard de Massimo, à des

kilomètres de là, qui lui brûlait les mamelons. Elle fixa la lentille, imaginant les yeux de l'homme derrière les moniteurs. Si elle devait être sa proie, elle serait une proie insoumise, exposant sa nudité comme un défi jeté à la face de son voyeur.

Elle se dirigea vers la salle de bains. L'eau coulait, bouillante, saturant l'espace de buée. Elle entra sous le jet, fermant les yeux pour oublier la lentille qui la fixait derrière la vapeur.

Soudain, l'odeur changea.

Ce n'était plus le savon à la lavande. C'était une fragrance lourde, âcre. Le tabac brun. La fumée d'une Gauloise sans filtre que l'on écrase dans le cristal. L'odeur du port, de la nicotine persistante et de l'autorité.

Sofia se figea. Elle n'avait pas entendu la porte. Mais il était là. Elle sentit la pression atmosphérique changer, ce déplacement d'air qui précédait chaque apparition de Massimo De Luca.

— L'architecture de cette maison est faite pour la vérité, Sofia.

Sa voix était un grondement sourd. À travers la paroi de verre embuée, elle devina sa silhouette massive. Elle coupa l'eau. Le silence revint, plus tranchant qu'avant. Elle sortit de la douche, nouant une serviette autour de sa poitrine avec des gestes mécaniques.

Massimo était adossé au marbre, une cigarette éteinte entre les lèvres. Ses yeux, sombres comme les fonds sous-marins du Vieux-Port, la parcouraient avec une lenteur de géomètre.

— Tu as compté les caméras, commença-t-il. Treize. Dans cette suite uniquement.

— C’est une pathologie, Massimo. Ce besoin de tout posséder.

— Le contrôle n’est pas une maladie. C’est la seule chose qui sépare l’homme du chaos.

Il fit un pas vers elle. Il sentait la mer et le tabac froid. Ses doigts longs et calleux effleurèrent sa joue. Elle voulut reculer, mais son dos heurta le verre. Le froid derrière, la chaleur devant. Elle était prise en étau.

— Tu es la seule chose propre dans cette ville de boue et de sel, murmura-t-il. Je te regarde parce que je dois m’assurer que rien ne vient altérer ce que j’ai acheté.

— Je ne suis pas une marchandise.

— Tout est marchandise à Marseille, Sofia. La seule question est le prix. Et j’ai payé très cher pour ton frère.

Il resserra sa prise sur sa mâchoire, l’obligeant à lever le visage.

— Habille-toi. La robe est sur le lit. Nous dînons à vingt heures. Et Sofia... ne cherche pas les angles morts. Ils n’existent que si je décide de fermer les yeux. Et je ne dors jamais.

Il se détourna. La porte se referma sans un bruit. Sur le lit, une robe de soie d’un rouge sang de bœuf l’attendait. À côté, une chaîne d’acier chirurgical, froide et lourde.

Elle l’enfila. La soie glissa sur ses hanches comme une caresse venimeuse. Elle était le cœur du Panoptique. Et un cœur, ça peut s’arrêter de battre. Ou ça peut exploser.

Le port de Marseille l'accueillit avec une brutalité de goudron et de sel. La berline noire de Massimo serpentait entre les canyons de conteneurs. Ici, le luxe de la Bastide s'effaçait devant la sueur et la ferraille.

Ils entrèrent dans le Hangar 14. L'air y était une mélasse de graisse et de poussière. Au centre, un homme était agenouillé, les mains liées par du fil de fer. Son visage n'était plus qu'une carte de bleus et de déchirures.

— Regarde-le, ordonna Massimo. C'est le quadrillage de son agonie. Il a cru pouvoir me trahir.

Il sortit une lame fine de sa poche et la força dans la main de Sofia. Ses doigts tremblaient, mais il verrouilla son poing avec le sien.

— Prends le couteau.

— Non, Massimo...

— Fais-le. Sens la résistance de sa chair.

Il guida sa main. La pointe de l'acier s'enfonça dans la gorge de l'homme. Sofia sentit le glissement huileux de la lame, la tension de la peau qui cède avant de s'ouvrir. Le prisonnier émit un sifflement étouffé, le bruit de sa respiration qui s'arrête net sous la pression du métal. La chaleur du sang gicla sur ses doigts, poisseuse, ferreuse. Elle goûta l'horreur pure, mais la main de Massimo, pressée contre la sienne, était le seul point d'ancrage dans ce naufrage.

Soudain, le silence explosa.

Une détonation. Puis une rafale.

— Embuscade !

L'air devint un mélange de plâtre pulvérisé et de cordite. Sofia fut projetée au sol. Elle goûta la mort — un goût de cuivre et de poussière — tandis que le sang du captif, encore fumant, venait imbiber la soie de sa chaussure. Un baptême de dégoût.

Massimo était debout, une ombre furieuse au milieu des éclairs des coups de feu. Il tirait avec une précision de métronome, son visage maculé de suie. Il ne luttait pas pour sa vie, il luttait pour son territoire.

Il la saisit par le col, l'arrachant au bitume couvert de douilles.

— On bouge !

Il la traîna vers la voiture sous une pluie de plomb. Les vitres blindées encaissèrent les impacts avec des craquements sourds. À l'intérieur, écrasée sous le poids de Massimo alors que la berline bondissait dans un hurlement de pneus, Sofia sentit son cœur cogner contre celui de son geôlier.

Il se redressa, ses yeux brûlants d'une adrénaline démoniaque.

— Tu vois, Sofia ? Tu n'es en sécurité que lorsque tu es ma propriété.

Elle regarda ses mains tachées de rouge. Elle aurait dû hurler, s'enfuir, le maudire. Mais dans le chaos du port, alors que les sirènes hurlaient au loin, elle ne ressentit qu'une chose.

Une étincelle de soulagement.

Elle avait eu peur de mourir, mais elle avait eu plus peur encore qu'il ne vienne pas la chercher. L'enfer n'était pas ce hangar, ni la Bastide. L'enfer, c'était ce moment précis

où elle réalisait qu'elle commençait à aimer ses chaînes.

Le Panoptique avait gagné. Elle n'était plus une victime. Elle était une complice, scellée à lui par le sel, le tabac brun et le sang qui séchait sur sa robe de soie.

Chapitre 3

Les Portes du Grand Port

La Maserati noire fendait l'air lourd de Marseille comme un scalpel dans une chair fiévreuse. À l'intérieur, l'habitacle exhalait une odeur de cuir neuf, de tabac froid et ce parfum boisé, presque rance, qui collait à la peau de Massimo De Luca. Sofia, tassée contre la portière, regardait défiler le paysage décharné des quartiers nord. Le soleil de plomb tapait sur le bitume, créant des mirages d'hydrocarbures sur la chaussée. Massimo ne conduisait pas, il dominait la route, ses mains aux articulations saillantes enserrant le volant avec une décontraction qui insultait la nervosité de la jeune femme.

Ils arrivèrent aux abords du Grand Port Maritime. Ici, la ville devenait une bête de ferraille et de sel, un cimetière de conteneurs empilés comme les briques d'une tour de Babel en décomposition. Les grues géantes, telles des squelettes de dinosaures, se détachaient sur le bleu violent du ciel, immobiles et prédatrices.

— Regarde bien, Sofia, murmura Massimo. Sa voix était un roulement de tonnerre lointain qui fit frissonner l'échine de la jeune femme. C'est ici que le sang de la ville coule. Entre la rouille et le silence.

La voiture s'arrêta devant le Hangar 14, une carcasse de tôle rongée par l'iode. Massimo sortit, sa silhouette immense masquant le soleil pour plonger Sofia dans une ombre glaciale. Quand elle descendit, l'air saturé de poisson pourri et de mazout lui colla aux poumons.

— Pourquoi m'as-tu emmenée ici ?

Il posa une main sur sa nuque. Ses doigts étaient froids. C'était une prise de possession, pas une caresse. Il l'orienta vers l'entrée sombre.

— Parce que tu dois voir le prix de la trahison. Tu penses que mon monde est fait de murs en pierre de Cassis et de draps en soie ? Non. Mon monde est fait de ceci.

Au centre de l'espace vide, un homme était ligoté à une chaise métallique boulonnée au béton. Il s'appelait Marco. Son visage n'était plus qu'une topographie de bleus et de déchirures, sa respiration un sifflement humide qui trahissait des côtes brisées. Un reflux acide brûla l'œsophage de Sofia, le goût de son propre déjeuner se mêlant à l'odeur de mort du hangar. Elle voulut détourner les yeux, mais la main de Massimo se resserra sur sa mâchoire.

— Ne détourne pas le regard. L'observation est ton seul rempart contre l'ignorance.

Massimo s'avança vers le prisonnier. Le clic de la lame de son couteau à cran d'arrêt déchira le silence. Il saisit Marco par les cheveux pour exposer sa gorge. Le condamné tenta de parler, mais seul un gargouillis de sang s'échappa de ses lèvres éclatées.

— Viens ici.

C'était un ordre. Sofia avança, chaque pas pesant une tonne. Elle s'arrêta à un mètre, l'odeur de la sueur de peur l'assaillant avec une violence physique. Massimo lui tendit le couteau. Le manche était imprégné de la chaleur de son propre corps.

— Coupe la corde de ses mains.

— Pourquoi ?

— Pour que tu sentes le poids de sa vie avant qu'elle ne s'échappe.

Sofia s'approcha. Elle sentait le souffle fétide de Marco sur ses phalanges. Elle plaça la lame contre le chanvre épais, imprégné de sel. Elle dut scier, l'effort faisant saillir les tendons de ses propres bras. À chaque mouvement, la chair du captif tressaillait sous ses doigts. Elle n'était plus une spectatrice ; elle devenait un rouage de la machine. Quand la corde céda, les mains de Marco tombèrent mollement.

Massimo reprit l'acier. Il ne regardait plus le prisonnier. Il fixait Sofia, scrutant son visage à la recherche d'une faille.

— Tu as les mains sales, Sofia. C'est le prix de la connaissance.

Soudain, sans un mot, il se tourna. Le mouvement fut si rapide qu'elle ne vit qu'un éclair. Le sang jaillit en une fontaine écarlate, insensément chaude, qui vint éclabousser le béton et les chaussures de Massimo. Un bruit de succion, un dernier râle, et le corps s'affaissa. Le silence retomba, seulement rythmé par le *tic, tic, tic* des gouttes sur le sol.

Massimo essuya la lame sur la veste du mort. Il s'approcha de Sofia, l'acculant contre un pilier de fer rouillé. Il posa sa main encore humide sur sa joue. Le contact fut un choc électrique.

— Tu trembles. C'est bien. La peur est la preuve que tu es encore en vie. Mais souviens-toi : à Marseille, on ne pardonne pas. On remplace.

Le Mistral se leva, s'engouffrant dans le hangar avec un cri strident, emportant l'odeur de la mort vers le large. Ils remontèrent dans la Maserati. Le voyage de retour vers la Bastide se fit dans un silence sépulcral, seulement brisé par le sifflement du vent contre les vitres renforcées. Massimo alluma une cigarette, la fumée bleue stagnant un instant avant d'être aspirée par la fenêtre.

— Tu apprendras à aimer cette odeur, Sofia. L’odeur de la fin des mensonges.

Arrivée à la Bastide, Sofia s'enferma dans sa chambre. Sur le lit, Massimo avait déposé sa tenue pour le soir : un fourreau de soie noire et des émeraudes au vert saumâtre. Dans la salle de bain, elle se déshabilla avec des gestes mécaniques. Elle entra sous la douche, frottant sa joue là où le sang de Marco avait giclé. Elle frotta jusqu'à ce que sa peau soit écarlate, irritée, brûlante.

Le jet d'eau était brûlant, mais elle sentait encore le froid de la lame dans sa main. Soudain, la porte s'ouvrit. Massimo entra. Il n'avait pas retiré son costume. Il s'assit sur un fauteuil, allumant un cigare, l'observant à travers la buée. Le Panoptique était total.

— La soie te va mieux que la peur, Sofia, dit-il plus tard, alors qu'elle le rejoignait dans la salle à manger.

La table en chêne brûlé séparait leurs solitudes. Devant elle, une viande saignante et un vin si sombre qu'il tachait le cristal.

— Je ne juge pas, Massimo, répondit-elle, la voix plus ferme. J'apprends. Le message est reçu.

Il contourna la table, ses pas étouffés par le tapis épais. Il s'arrêta derrière elle, ses mains se posant sur ses épaules. Ses pouces massèrent lentement ses trapèzes, une caresse empreinte d'une volonté de domination absolue. Il la fit se lever, l'obligeant à lui faire face.

— Tu es intelligente. Trop pour ton propre bien. Tu penses pouvoir anticiper mes mouvements. Mais les marées sont régies par la lune. Et dans cette enceinte, la lune, c'est moi.

Il glissa une main dans son dos, là où les lanières de la robe s'entrecroisaient, et tira brusquement, l'obligeant à cambrer le dos contre son torse rigide.

— Ils pensent que tu es ma faiblesse, Sofia. Ils vont apprendre que tu es mon otage de guerre. Et on ne touche pas à ce qui appartient à Massimo De Luca.

Le téléphone de Massimo vibra sur la table. Il balaya l'écran. Ses yeux se transformèrent en deux fentes de glace.

— La Camorra. Ils ont frappé un entrepôt à l'Estaque. Trois morts.

Il la lâcha, le masque du prédateur reprenant ses droits.

— Tu voulais voir l'incendie ? Il vient de s'allumer. Demain, Marseille va brûler, et je veux que tu sois prête. Je ne veux pas d'une poupée qui tremble. Je veux une reine des ombres.

Il sortit, la laissant seule avec le vin et le sang. Sofia resta immobile, sentant la tache invisible sur sa peau l'enchaîner à lui plus sûrement que n'importe quelle corde. Elle regarda la viande saignante. Elle n'avait plus faim, mais elle mangea. Chaque bouchée était un acte de guerre. Elle devait être forte. Elle devait être prête. Car si Marseille devait brûler, elle comptait bien être celle qui tiendrait l'allumette.

La nuit à la Bastide ne fut pas un repos, mais une veillée funèbre pour l'innocence. Sofia ne ferma pas l'œil, écoutant les craquements de la bâtisse. À quatre heures du matin, l'odeur du tabac brun s'insinua sous sa porte.

— Habille-toi. Des vêtements sombres.

Elle rejoignit Massimo dans le garage. Ils reprirent la route, fendant la brume matinale vers le littoral. Mais cette fois, le silence avait changé de nature. Ce n'était

plus l'attente, c'était le prélude au carnage. Sofia regardait ses mains dans l'obscurité de l'habitacle. Elles étaient propres, mais elle y sentait encore le sel de la corde et la chaleur de l'acier. Elle avait passé les portes du Grand Port. Elle avait vu le monstre, et le monstre l'avait reconnue. Elle ne craignait plus l'obscurité ; elle commençait à devenir la forêt tout entière.

Chapitre 4

Le Miroir des Obsessions

Le Mistral n'était pas un vent ce soir-là. C'était un râle d'agonie, une plainte rauque qui griffait les murs de calcaire de la Bastide De Luca. À l'intérieur, l'air pesait, chargé d'une humidité saline qui suintait des pierres de Cassis. Sofia était immobile dans le salon, là où les ombres s'étiraient sur le marbre froid. Elle fixait la petite lentille de la caméra de surveillance — l'œil rouge du Panoptique de Massimo. Elle offrait à son geôlier ce qu'il chérissait le plus : le contrôle de l'image.

Le clic de la porte en chêne résonna comme un coup de feu étouffé. L'odeur arriva avant lui : tabac brun, gazole et cette senteur de pinède sèche qui collait à sa peau de loup de mer. Massimo De Luca entra. Il s'arrêta à la limite du cercle de lumière. Ses yeux, deux billes de métal poli, se fixèrent sur Sofia. Son autorité était un fait physique, une pression atmosphérique qui écrasait les poumons.

— Tu joues à quoi, Sofia ?

Sa voix était un grondement de moteur au ralenti. Il s'approcha, s'arrêtant si près qu'elle sentit la chaleur de son corps, une fournaise de béton. Ses mains calleuses, des mains qui savaient étrangler et signer des contrats de millions d'euros, se posèrent sur le dossier du fauteuil. Sofia ne baissa pas les yeux. Elle pencha son visage vers le sien jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent.

— Je n'ai plus peur de ton regard, Massimo. Tu possèdes le port, les flics, les grues. Mais ici, tu es seul. Tu as besoin de moi pour ne pas devenir fou.

L'insulte était une caresse. Massimo saisit son poignet. Sa poigne était absolue, un

étau de fer. Il la tira vers lui, pressant la fragilité de sa silhouette contre la masse brute de son torse. Choc chimique entre le jasmin et le tabac.

— Tu es à moi par le sang, murmura-t-il contre son oreille. Chaque battement de ton cœur, je l'ai acheté.

— Alors consomme ton achat, répliqua-t-elle. Ou arrête de me regarder comme un fantôme.

Le silence fut brisé par la vibration d'un téléphone. Massimo s'écarta, les yeux rivés sur l'écran. Sa mâchoire se crispa.

— Les Napolitains ont intercepté un chargement à la Joliette. Le sang va couler, Sofia. La Camorra marque son territoire.

Il s'assit, lui désignant le sol d'un geste impérieux. Elle s'exécuta, s'asseyant sur le tapis, ses genoux contre ses bottes de cuir. Il posa sa main sur sa tête, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux avec une autorité tranquille. Ce n'était pas une caresse d'amant, mais le geste d'un maître sur son chien favori. Tandis qu'il aboyait des ordres de déploiement dans son téléphone, Sofia sentait les vibrations de sa voix à travers son propre crâne.

Le chaos explosa soudain. Le fracas d'une porte défoncée au rez-de-chaussée. Des cris, le crépitement sec des armes automatiques. Massimo se leva, dégagea un Beretta de sa ceinture et vérifia le chargeur.

— Reste ici. Si je ne reviens pas, prends le passage derrière la bibliothèque. Ne regarde pas en arrière.

Il disparut dans le couloir. Sofia ne bougea pas, jusqu'à ce que la porte du salon vole en éclats. Un homme entra, le visage masqué, l'arme haute. Il ne vit pas une victime. Sofia s'élança avec une fluidité prédatrice. Elle enfonça le coupe-papier en argent dans sa gorge. Elle sentit la résistance fibreuse du muscle, puis le craquement sec du

cartilage qui céda sous la lame. Un bruit de succion écœurant s'échappa de la trachée ouverte alors que l'homme s'effondrait. Le sang jaillit, une chaleur indécente contre ses mains froides. Elle ne ressentit aucune horreur. Juste un orgasme de survie.

Elle ramassa le pistolet du mort et sortit dans la galerie. L'air était saturé de poussière de plâtre et d'ozone. Elle vit Massimo au bout du couloir, silhouette massive découpée par les lueurs orangées des incendies du port. Il venait d'abattre deux hommes. Il se tourna vers elle, nota le sang sur sa robe de soie, le calme de sa posture.

— Tu as le goût du fer maintenant, dit-il, la voix rauque.

— J'apprends vite.

Une explosion fit trembler les fondations. Des éclats de cristal tombèrent des lustres. Massimo l'empoigna et l'entraîna vers sa chambre, le sanctuaire de béton brut. Il referma la porte, scellant leur isolement.

Il ne restait plus de place pour les discours. Il la projeta sur le lit. Le matelas encaissa le choc, mais elle se redressa, prête au combat. Il se défit de ses vêtements, révélant un corps sculpté par la violence. Quand il s'abattit sur elle, elle crut étouffer sous cette masse de certitude.

— Dis-le, ordonna-t-il, ses mains immobilisant ses poignets. Dis que tu n'es rien sans moi.

— Je suis tout ce que tu as créé, Massimo.

Il la pénétra sans douceur, une invasion brute. Sofia s'arqua, ses ongles labourant le dos de l'homme. C'était une lutte de territoire, un rythme syncopé par le hurlement du Mistral. Chaque assaut était une revendication. Le sel de leur sueur se mêlait au

goût métallique du sang sur leurs lèvres. Ils n'étaient plus deux individus, mais une seule entité de besoin, dévorant ses propres entrailles dans l'obscurité.

L'orgasme les frappa comme une petite mort, les laissant brisés. Massimo resta un instant le visage enfoui dans son épaule, son souffle brûlant sa peau. Pour la première fois, l'armure était fendue.

— Demain, nous descendons au Port, dit-il en se relevant, sa voix retrouvant sa froideur de marbre. Marseille doit comprendre que ce qui est à moi est intouchable.

Il quitta la pièce. Sofia se leva et marcha vers le miroir piqué de mercure. Elle ne reconnut pas la femme qui la fixait. Ses yeux étaient des gouffres. Elle toucha sa lèvre fendue. Le sel purifiait la plaie, mais l'empêchait de cicatriser. Elle n'avait plus peur. Elle avait compris que l'on ne survit pas aux monstres en fuyant. On survit en devenant leur seule addiction.

Elle regarda par la fenêtre les hangars qui brûlaient au loin. Elle était la Reine des Ruines, la part d'ombre de Massimo. Ensemble, ils allaient consumer cette ville. Elle ferma les yeux, inhalant l'odeur de la poussière et du fer. Dans cet empire de béton, elle était enfin chez elle.

Chapitre 5

Privation Sensorielle

Le noir n'était pas une absence de lumière. C'était une matière. Une mélasse épaisse, poisseuse, qui s'engouffrait dans les poumons de Sofia à chaque inspiration, tapissant ses bronches de la poussière séculaire de la pierre de Cassis. Dans cette cellule enfouie sous les fondations de la Bastide De Luca, le temps n'avait plus de squelette. Il s'était dissous dans le silence, ce silence de plomb que seul le ressac lointain de la Méditerranée, frappant contre les falaises, venait parfois hanter.

Sofia était assise à même le sol, le dos contre la paroi glacée. La rugosité du calcaire mordait sa peau à travers la soie fine de la nuisette — une dérision de luxe dans ce tombeau. Elle ne comptait plus les heures. Elle commençait à comprendre le dessein de Massimo : retirer la vue pour que l'âme se dévore elle-même. Mais elle refusait de s'effondrer. Elle devenait la pierre.

Soudain, un craquement. Infime. Le gémissement d'un gond lourd. Puis, des pas. Réguliers. Pesants. Ce n'était pas la démarche d'un garde, mais celle d'un homme qui possède le sol sur lequel il marche. Massimo.

La porte s'ouvrit sur un néant tout aussi dense. Aucune lumière ne filtra du couloir ; il maintenait l'obscurité comme on maintient une lame sur une gorge. Seule une odeur entra avec lui : tabac brun, cuir de luxe et cette note métallique, saline, qui collait à sa peau — l'odeur du port, de la rouille et du gazole. L'odeur de la puissance.

Le clic de la serrure retentit. Il était là. Sofia sentit la pression atmosphérique changer. Massimo était un prédateur de premier ordre ; sa simple présence consommait l'oxygène.

— Tu respires trop vite, Sofia, dit-il. Sa voix était un murmure de velours râpeux, une caresse qui laissait des cicatrices.

Il s'accroupit près d'elle. Elle sentit sa chaleur, une radiation agressive dans le froid de la crypte. Une main large, aux doigts calleux, se posa sur sa joue. Elle ne le caressait pas, elle la cartographiait, prenant possession de chaque millimètre carré de son épiderme. Les doigts migrèrent vers son cou, encerclant sa gorge sans serrer, juste pour lui rappeler la fragilité de son souffle.

Sofia ne recula pas. Elle chercha le contact. Elle glissa ses propres doigts vers la tempe de l'homme de fer. Là, elle sentit une pulsation. Rapide. Désordonnée. Ce n'était pas de la peur, mais une faim si vorace qu'elle en devenait une douleur.

— Vous êtes seul, Massimo, murmura-t-elle, sa voix brisée par le manque d'usage. Votre trône est un cercueil de pierre, et vous venez chercher un signe de vie chez celle que vous enterrez.

Le muscle de sa mâchoire se crispa sous les doigts de Sofia. Le silence qui suivit fut plus lourd que la Bastide tout entière. Massimo s'écrasa brusquement contre elle, ses lèvres broyant les siennes dans un assaut qui n'avait rien d'un baiser. C'était une invasion. Elle sentit le goût de son propre sang, la morsure de ses dents, et cette étincelle de terreur pure qui s'enflamma au creux de ses reins. Il cherchait à noyer sa clairvoyance dans un déluge de sensations brutes, à effacer ses mots sous le poids de son corps.

Il s'écarta tout aussi brutalement, le souffle court.

— Habille-toi, ordonna-t-il, sa voix de nouveau stable, glaciale. Le Mistral se lève, et les hyènes de Naples sont aux portes. Si tu dois mourir aujourd'hui, ce ne sera pas dans un trou à rats. Tu vas voir comment on traite ceux qui croient que Marseille est à

vendre.

Le trajet vers le Grand Port Maritime se fit dans une tension électrique. À travers les vitres teintées de la Maserati, Marseille défilait comme un songe fiévreux : le béton brûlant, les grues géantes squelettiques et l'immensité d'une mer tourmentée.

L'air du port était saturé de gazole et de sel. Massimo l'entraîna vers le Hangar 14, une structure colossale de tôle corrodée qui gémissait sous les rafales. À l'intérieur, la lumière tombait en colonnes poussiéreuses sur des piles de conteneurs. Au centre, un homme était enchaîné à une chaise, le visage réduit à une masse informe de chair violacée.

— Enzo ? hoqueta Sofia, le cœur au bord des lèvres.

Massimo ne répondit pas. Il sortit son Beretta, un prolongement naturel de son bras d'acier. Soudain, des ombres émergèrent du labyrinthe de métal. Trois hommes, le luxe vulgaire de la Camorra affiché sur leurs survêtements de marque, des fusils d'assaut pointés sur eux.

— Massimo De Luca ! cria l'un d'eux. Tu es venu livrer la fille ou tu préfères que Marseille devienne un abattoir ?

Massimo ne cilla pas. Il resta debout, une statue de glace au milieu du brasier imminent. Il n'était pas venu négocier. Il était venu faire une démonstration de propriété.

— Regarde bien, Sofia, murmura-t-il sans quitter ses ennemis des yeux. C'est ainsi qu'on protège ce qui nous appartient.

Le premier coup de feu ne vint pas de Massimo, mais des hauteurs du hangar. Un tireur d'élite invisible abattit le premier Napolitain. Massimo plongea, entraînant Sofia derrière une pile de palettes. Le fracas des balles déchiquetant le bois fut assourdissant. L'odeur de la poudre, âcre et mortelle, remplaça celle du sel. Massimo fit feu deux fois. Deux cris, suivis du bruit sourd des corps percutant le béton.

Le silence revint, seulement troublé par le sifflement du vent dans les tôles. Massimo se redressa, réajustant sa veste avec une précision chirurgicale. Il s'approcha de l'homme sur la chaise et releva son menton. Ce n'était pas Enzo. Juste un appât, un pauvre type sacrifié par les Napolitains.

— Ton frère est en sécurité, Sofia, dit-il en se tournant vers elle. Mais il m'appartient désormais. Tout comme toi.

Il s'approcha d'elle. Elle était couverte de poussière, sa robe de soie déchirée, mais ses yeux brillaient d'une lueur nouvelle. Elle n'avait plus peur de la violence ; elle l'absorbait. Elle tendit la main et essuya une trace de sang sur la joue de Massimo, avant de porter ses doigts à ses propres lèvres.

— Le noir est fini, Massimo, dit-elle d'une voix désormais assurée. Mais le feu ne fait que commencer.

Il l'attira contre lui, son emprise brisant presque ses côtes. Dans ce hangar dévasté, au milieu des cadavres et de l'odeur de rouille, Sofia comprit qu'elle n'était plus la proie. Elle était l'architecte du chaos à venir. Elle ne fuyait plus le monstre ; elle l'invitait à danser dans les ruines de son empire. Dehors, le Mistral hurlait, emportant avec lui les derniers vestiges de son innocence, alors que la Maison des Serments s'apprêtait à brûler.

Chapitre 6

Le Venin de Naples

L'air sur le Grand Port Maritime n'était pas de l'oxygène, c'était un mélange corrosif de poussière de charbon qui grattait la gorge, de vapeurs de gazole lourd et de la sueur rance des dockers. À Marseille, la chaleur n'écrase pas seulement la peau ; elle la lamine jusqu'à ce que les os eux-mêmes semblent vouloir se liquéfier. Massimo De Luca se tenait au bord du quai, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon en lin sombre. Ses pupilles, dilatées par une fureur contenue, dévoraient ses iris clairs jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un anneau de noirceur absolue fixé sur l'horizon industriel.

— Ils ont forcé le périmètre sud, patron. Pas de traces de lutte. Juste... un silence de mort.

La voix de Marco était hachée. Massimo ne répondit pas. Il savourait l'odeur du désastre, ce parfum métallique du sang qui attend son heure. Il pensa à Sofia, enfermée dans sa cage de pierre à la Bastide. Elle ne savait pas encore que les murs ne servaient qu'à l'empêcher, elle, de s'échapper de son emprise. Elle n'était plus une personne à ses yeux, mais une extension vitale de son empire. Sa propriété.

Ils marchèrent vers le hangar 14, une carcasse de tôle rouillée. À l'intérieur, l'obscurité puait la charogne. Au centre, suspendu par les chevilles, un gamin des quartiers nord oscillait doucement. Ses orbites n'étaient plus que des trous béants colonisés par les mouches. Sa gorge avait été ouverte pour y tirer sa langue : la cravate colombienne. Au sol, un bouquet de lys blancs enroulé d'un ruban de soie rouge marquait le territoire de la Camorra.

— Brûlez tout, ordonna Massimo d'un ton monocorde. Je ne veux plus une seule

molécule de l'odeur de ces porcs ici. Et appelle la Bastide. Si une mouche entre sans mon autorisation, je veux qu'on m'apporte ses ailes.

Le trajet vers la Bastide fut un tunnel de rage. Lorsqu'il entra dans le hall, l'air climatisé le frappa comme une gifle. Il la trouva dans la bibliothèque, sa silhouette découpée sur l'or mourant du crépuscule. Elle portait cette robe de satin noir qu'il lui avait imposée, une seconde peau soulignant la fragilité de sa nuque.

Il s'approcha avec la lenteur d'un prédateur. Ses mains s'enfoncèrent dans le satin, saisissant la chair ferme de ses trapèzes. Sofia sentit quelque chose se briser définitivement en elle, un petit morceau de lumière qui s'éteignait sous la pression de ses doigts. Elle accueillit cette obscurité naissante avec un soulagement obscène, détestant déjà la femme qu'elle devenait.

— Tu sens le gazole et la mort, Massimo, murmura-t-elle.

— Le monde vient de devenir plus sale, Sofia. Naples pense que tu es ma faiblesse. Ils pensent qu'ils peuvent m'utiliser via toi.

Il augmenta la pression sur sa gorge, l'obligeant à exposer sa vulnérabilité. Ses doigts s'incrustaient dans sa peau, marquant son territoire.

— Tu n'es pas ma faiblesse, Sofia. Tu es mon armure. Ma propriété. On ne touche pas à ce qui appartient à Massimo De Luca.

Il l'entraîna vers la salle de bains. L'eau jaillit, brûlante, saturant l'air d'une buée opaque. Il la poussa sous le jet sans ménagement. La chaleur était une agression, une morsure sur sa peau déjà sensible. Massimo saisit un gant de crin et commença à la frotter. Le geste était abrasif, presque insupportable ; il voulait arracher l'odeur de la peur, le souvenir du monde extérieur. Puis, il coupa brutalement l'eau chaude. Le froid de la pierre de Cassis sembla soudain boire toute la chaleur de sa peau. Elle frissonna violemment, son corps s'arc-boutant contre le marbre glacial, cherchant la

chaleur de l'homme qui la tourmentait.

— Je veux être l'air que tu respirez, grogna-t-il contre son oreille.

Plus tard, dans le centre de contrôle du sous-sol, les écrans du Panoptique crachaient la violence des docks. Sur l'image granuleuse du Hangar 14, le sang maculait les sacs de cobalt. Sofia regardait, les mains crispées sur le rebord de la console. Elle voyait l'abîme et, pour la première fois, elle ne reculait pas.

— Si tu me trahis, Sofia... je te briserai de mes propres mains avant qu'ils ne puissent t'effleurer.

— Je ne suis pas ton ennemie, Massimo. Mais ne me transforme pas en l'un de tes conteneurs. Si tu veux ma loyauté, gagne-la.

Il la saisit, l'asseyant brusquement parmi les écrans qui affichaient le chaos. Il scella ses lèvres aux siennes dans un baiser qui n'avait rien d'une romance ; c'était une revendication territoriale. Le goût du fer envahit leurs bouches quand ses dents fendirent sa lèvre.

Soudain, un capteur s'activa à la grille de la Bastide. Une berline noire. Un homme en descendit, déposant un paquet avant de faire un geste obscène à la caméra.

— Ils sont déjà là, souffla Massimo.

Il posa un Beretta compact sur la console, entre eux. Le métal était froid, définitif. Sofia regarda l'arme. Elle sentait son ancienne identité s'effiloche, remplacée par une nécessité viscérale de survie. Elle saisit le pistolet. Ses doigts ne tremblaient plus.

— Ils ne me prendront rien, Massimo. Je suis ton miroir. Et un miroir peut briser celui qui s'y regarde de trop près.

Ils retournèrent au port sous un Mistral hurlant. Le hangar 14 n'était plus qu'un labyrinthe d'ombres. Quatre hommes d'Esposito surgirent. Ciro, le chef, affichait un sourire venimeux.

— Le trône vacille, Massimo. On vient prendre ce qui nous revient.

Le premier coup de feu tonna, amplifié par la tôle. Sofia plongea derrière un conteneur. Elle voyait Massimo avancer comme une machine de guerre, chaque balle trouvant sa cible. Un assaillant tenta de le contourner. Sofia ajusta sa visée, se souvenant de la sensation du métal contre sa paume à la Bastide. Elle pressa la détente. Le recul cogna son épaule, mais elle tira encore. L'homme s'effondra dans la poussière de charbon.

Il ne resta que Ciro, acculé, pitoyable. Massimo tendit sa lame noire à Sofia.

— Montre-lui ce que tu es devenue.

Elle s'approcha du vieil homme qui pleurait. Elle ne ressentait plus aucune pitié, seulement une froideur minérale, semblable à la pierre de sa prison. Elle se pencha, le goût du sel et de la poudre sur les lèvres.

— À Marseille, on ne dit pas adieu. On dit « à jamais ».

Le geste fut rapide. Un serment de sang tracé dans le noir.

De retour à la Maserati, le silence était saturé d'une électricité poisseuse. Massimo conduisait d'une main, l'autre écrasant la cuisse de Sofia. Ils franchirent de nouveau le seuil de la Bastide. Dans la chambre, il la déshabilla avec une autorité maniaque, inspectant chaque centimètre de sa peau comme s'il craignait d'y trouver une trace étrangère.

Il la posséda sur le bureau d'acajou, au milieu des dossiers et des codes de son empire.

C'était un acte de guerre, une fusion violente où les gémissements se confondaient avec les cris du vent contre les vitres blindées. Sofia s'agrippait à lui, ses ongles marquant son dos, arrachant à cet homme un morceau de son âme à chaque assaut.

À l'aube, Sofia passa la bague de sceau des De Luca à son doigt. Le lion de mer étranglant le serpent. Elle regarda l'horizon où Marseille se réveillait dans une brume de gazole. Le venin n'était plus une menace, c'était leur essence.

— Bienvenue dans la guerre, Sofia De Luca, dit Massimo.

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de fixer son reflet dans la vitre : la lumière était morte, et l'obscurité lui allait à ravir.

Chapitre 7

La Fêlure du Roi

Le Mistral hurlait contre les murs de la Bastide, un râle de titan blessé qui griffait la pierre de Cassis. À l'intérieur, le silence était plus lourd encore que le vent. Un silence épais, poisseux, saturé d'une tension qui ne demandait qu'à rompre. Massimo était debout devant la baie vitrée qui surplombait les falaises, sa silhouette découpée en une ombre massive contre le bleu d'encre de la nuit méditerranéenne.

Sofia l'observait depuis le seuil. Dans cette pièce, le temps n'avait plus de prise. On y respirait l'odeur du vieux cuir, du tabac froid et cette effluve ferreuse, presque imperceptible, qui collait toujours à la peau de Massimo — l'odeur du port, de la rouille, du gazole infiltrant le luxe de la pierre. Il n'avait pas bougé quand elle était entrée. Il connaissait le rythme de son souffle, le frottement de ses pieds nus sur les dalles froides. Il l'avait cartographiée dans son esprit comme il l'avait fait pour chaque recoin du Grand Port.

— Viens ici.

Sa voix n'était qu'un murmure rocailleux, une lame sourde traînée sur du gravier. Ce n'était pas une invitation. C'était un ordre gravé dans le marbre de leur étrange contrat.

Elle s'avança. Chaque pas était une épreuve, une soumission dont elle sentait le poids dans la contraction involontaire de ses cuisses. L'air entre eux semblait chargé d'électricité statique. Elle s'arrêta à quelques centimètres de son dos. La chaleur qui émanait de lui était brutale, contrastant avec la froideur de la forteresse.

Massimo se tourna lentement. Son regard lui fit l'effet d'une décharge de plomb fondu dans les veines. Il ne cherchait pas seulement à la voir ; il cherchait la brèche. Il leva une main — large, calleuse, marquée par les cicatrices de son ascension — et effleura sa mâchoire. Son pouce pressa la lèvre inférieure de Sofia, l'obligeant à s'ouvrir.

— Le sommeil est un luxe pour ceux qui n'ont rien à perdre, lâcha-t-il. Et en ce moment, Sofia, j'ai l'impression que le monde entier essaie de m'arracher ce qui m'appartient.

Le mot vibra dans l'air avec une violence charnelle. Sofia sentit un frisson courir le long de son échine, l'humidité de ses paumes trahissant un vertige qu'elle ne parvenait plus à étouffer.

— La Camorra est aux portes, Massimo. Ils disent que tu faiblis.

Il eut un rire sec, un craquement de bois mort.

— Ils disent ce qu'ils veulent. Les chiens aboient avant d'être égorgés. Mais ce n'est pas Naples qui m'empêche de fermer l'œil. Ce n'est pas le sang qui va couler sur le quai d'honneur.

Il se rapprocha encore, l'acculant contre la table massive en chêne noir. Sofia sentit le rebord de bois dur s'enfoncer dans ses hanches. L'odeur de Massimo — cologne coûteuse et sueur âcre — l'enveloppa comme un linceul.

— Tu n'es pas ma faiblesse, Sofia. Tu es ma ruine. Et je vais savourer chaque débris.

Sa main s'égara dans ses cheveux, les saisissant à la racine. Il força sa tête en arrière, exposant la courbe vulnérable de son cou, la veine bleue qui battait la chamade sous la peau diaphane.

— Je te regarde dormir sur les caméras, Sofia. Je regarde ta poitrine se soulever, tes paupières frémir. Et chaque seconde, je sens mon empire se fissurer. Si tu pars, si tu meurs, il ne restera rien du nom De Luca.

L'aveu était viscéral, une plaie ouverte. Sofia fixa les yeux de son geôlier. Elle y vit une dévotion malade. Elle était sa drogue, son lest, sa seule vérité dans un monde de béton brûlant.

— Je suis à toi, Massimo, dit-elle dans un souffle qui ressemblait à un abandon. Fais de moi ce que tu veux.

Il grogna, un son animal, et écrasa ses lèvres contre les siennes. Ce n'était pas un baiser, c'était une collision, une revendication de territoire. Ses dents mordirent sa lèvre, le goût métallique du sang envahit immédiatement leur bouche commune. Sofia gémit, ses ongles s'enfonçant dans les muscles de ses bras.

Massimo la souleva sans effort, la hissant sur la table de chêne dans un fracas de cristal et de papiers. Il s'installa entre ses jambes, ses yeux brûlant d'une lumière sombre, dévorante. Il sortit un coupe-papier en argent, une lame fine héritée de son grand-père. La lumière de l'orage qui zébrait le ciel fit briller le métal.

Il approcha la lame de son propre avant-bras et, d'un geste sec, entama la chair. Un filet de sang sombre perla. Puis, il saisit la main de Sofia. Il pressa sa blessure contre la paume de la jeune femme. La chaleur visqueuse du liquide les lia instantanément. Le ruban pourpre s'insinuait dans les lignes de sa main, liant leurs chairs comme une suture mal faite.

— Maintenant, tu es scellée à moi, Sofia. Dans chaque battement de ton cœur, il y aura une part de ma rage.

Il se redressa, haletant, et sortit un collier de cuir noir, orné d'une plaque d'acier au

sceau des De Luca. Il ne le lui offrit pas ; il le lui imposa. Il se plaça derrière elle, ses doigts effleurant sa nuque. Le cuir se referma, froid, lourd, comme une extension du corps de Massimo sur le sien. Ce n'était plus un bijou, c'était une laisse de peau et de fer.

— Tu es la Maison des Serments, Sofia. Et je suis le seul à en détenir la clé.

Il l'entraîna vers le Panoptique, la salle de surveillance baignée d'une clarté bleutée. Des dizaines d'écrans fragmentaient leur univers : les quais, les jardins de romarin balayés par le vent, les couloirs déserts. Il la tira entre ses jambes devant le pupitre central, l'obligeant à faire face aux écrans.

Sur l'image 14, des silhouettes sombres s'extrayaient d'un chalutier. La Camorra. Massimo posa son Sig Sauer noir sur le métal avec un bruit sec.

— Regarde, Sofia. Ils croient qu'ils peuvent me frapper en te touchant. Ils vont apprendre le prix de ma possession. Chaque homme qui mourra ce soir sur ces écrans mourra parce que j'ai décidé que tu m'appartenais plus que ma propre vie.

Un premier coup de feu retentit, étouffé par les murs de pierre, mais résonnant comme un glas dans les haut-parleurs. Sofia ne recula pas. Elle sentait le cuir du collier chauffer contre sa gorge, le sang séché sur sa paume craqueler. Elle était la spectatrice de son propre carnage, la reine d'un royaume de pixels et de cadavres.

Massimo plongea son visage dans le creux de son cou, inhalant son odeur de jasmin et de peur. Il la posséda là, sur la console de contrôle, au milieu des alertes qui clignotaient en rouge. C'était viscéral, sale, une symphonie de sueur et de désespoir.

Dehors, le Mistral redoubla de violence, arrachant une tuile au toit de la Bastide. Le siège commençait, mais à l'intérieur, Sofia ne craignait plus les flammes. Elle fixait la porte close, sentant le frottement du cuir sur sa peau et le goût de fer persistant sur ses

lèvres, prête à regarder le monde s'écrouler tant qu'il restait ancré dans sa chair.

Chapitre 8

Le Gala des Ombres

L'air de la Joliette était un poison lent, un mélange de sel corrosif, de gazole brûlé et de l'odeur écœurante des lys qui agonisaient déjà dans la chaleur moite du Hangar J4. Dehors, le Mistral hurlait contre les structures métalliques, un cri de bête blessée qui s'engouffrait dans les moindres interstices de la tôle, mais à l'intérieur, le silence était une loi. Une loi imposée par l'homme dont la main écrasait la cambrure de mon dos, une empreinte de fer sous la soie noire de ma robe.

Massimo De Luca ne marchait pas ; il délimitait son territoire.

Chaque pas qu'il faisait sur le béton lissé du hangar résonnait comme un verdict. Autour de nous, la faune du port s'était parée de ses plus beaux atours : des smokings qui dissimulaient mal des carrures de dockers, des femmes aux parures trop lourdes, l'élite corrompue de Marseille venue baiser la bague du Roi du Port. Mais sous le vernis des rires feutrés et du cliquetis des coupes de cristal, l'instinct de mort suintait. C'était le Gala des Ombres, une célébration de la puissance de la famille De Luca, un rappel que sur ces quais, rien ne bougeait sans l'aval de Massimo.

— Respire, Sofia.

Sa voix n'était qu'un souffle contre mon oreille, mais elle me traversa comme une décharge électrique. Ses doigts se resserrèrent, m'attirant un peu plus contre lui, m'obligeant à sentir la chaleur oppressante de son corps, la dureté de son torse sous sa chemise de coton égyptien. Il ne me regardait pas. Ses pupilles, couleur de pétrole brûlé, balayaient la foule avec une précision chirurgicale, notant chaque absence, chaque signe de faiblesse, chaque tremblement de main chez ses lieutenants.

— Tu es trop rigide, murmura-t-il encore, son pouce traçant un cercle lent, presque hypnotique, sur ma peau nue. Ils doivent voir que tu es mon ombre. Pas ma captive.

— Je suis ce que tu as fait de moi, Massimo, répondis-je d'un ton que je voulais neutre, malgré mon cœur qui tambourinait contre mes côtes.

Il s'arrêta brusquement, me forçant à lui faire face. Il se moquait du protocole, des regards curieux ou craintifs qui se détournaient dès qu'il posait son attention sur moi. Il prit mon menton entre son pouce et son index. Son regard était une cage. Le Panoptique. J'y étais enfermée depuis des semaines, observée, décortiquée, reconstruite selon ses désirs.

— J'ai fait de toi une reine dans un empire de rats, Sofia. Ne l'oublie jamais. Sourie. C'est un ordre.

Je contractai les muscles de mon visage pour obéir. Un sourire de façade, une cicatrice de courtoisie. Il sembla satisfait du mensonge. Il reprit sa marche, m'entraînant vers le centre de la pièce où les conteneurs de marchandises de luxe, ouverts pour l'occasion, servaient de buffets grotesques. Ici, le champagne coulait à flots sur des nappes de lin blanc posées sur des caisses de transport marquées du sceau de la douane. C'était une insulte au monde légal, une démonstration d'impunité totale.

L'air devenait plus dense, chargé de l'humidité marine qui remontait des bassins. Je sentais la sueur perler entre mes omoplates. Ma robe, une pièce de haute couture d'un noir d'encre, fendue jusqu'en haut de la cuisse, me semblait soudain être un carcan. Massimo me présentait à des hommes dont les noms étaient des murmures de terreur dans les quartiers Nord. Des politiciens véreux, des armateurs aux mains tachées de sang, des ombres.

Je jouais mon rôle. La captive soumise. Celle qui ne parle que lorsqu'on l'interroge. Celle qui baisse les yeux devant le maître, mais qui observe tout le reste. C'était le jeu que nous avons instauré à la Bastide. Il m'observait m'observer. Mais ce soir, le jeu changeait. Le danger n'était plus seulement entre nous.

Depuis notre arrivée, mon instinct, affûté par la peur et la survie, me lançait des alertes. La Camorra n'était pas loin. Les Napolitains n'étaient pas des prédateurs silencieux comme Massimo ; ils étaient des hyènes, bruyantes et affamées. Ils voulaient le port. Ils voulaient les quais. Et ils voulaient la tête du Roi.

Massimo s'arrêta pour parler à un inspecteur de police dont le salaire était payé par ses soins. Je profitai de ce moment de relative liberté pour laisser mon regard dériver, loin de la poigne de mon geôlier.

C'est alors que je le vis.

À une cinquantaine de mètres, près d'une pile de palettes chargée de fûts métalliques, un homme se tenait un peu trop droit. Il ne buvait pas. Il ne parlait à personne. Son costume était impeccable, trop peut-être pour cet environnement de rouille et de sel. Mais ce n'était pas sa tenue qui attira mon attention. C'était son mouvement. Un geste machinal de la main droite qui venait tapoter sa hanche gauche, là où la veste faisait un pli anormal. Un réflexe de tireur.

Mon sang se glaça. Massimo était en train de rire à une plaisanterie grasse de l'inspecteur, un rire rare, court, qui ne montrait jamais ses dents. Il était en confiance. Il pensait contrôler chaque centimètre carré de ce port. Son orgueil était sa seule faille, et je la voyais s'élargir en temps réel.

Je posai ma main sur l'avant-bras de Massimo. Mes doigts s'enfoncèrent dans le tissu de son costume, cherchant sa chair. Il s'interrompit au milieu d'une phrase, ses yeux se posant sur moi avec une intensité qui aurait dû me faire reculer.

— Massimo, chuchotai-je, ma voix tremblante mais ferme. Ne regarde pas tout de suite. À dix heures. Près des réservoirs.

Il ne bougea pas un muscle de son visage. C'était là sa force. Il continua de sourire à l'inspecteur, lui tapotant l'épaule comme pour prendre congé, mais je sentis ses muscles se tendre sous ma main. Il devint une statue froide, une dureté de quai de déchargement.

— Qu'est-ce que tu as vu ? sa voix était maintenant un râle bas, uniquement pour moi.

— Un homme. Veste grise. Coupe napolitaine. Il a le tic du flingue sous l'aisselle gauche. Il ne regarde pas la fête, il regarde le chronomètre au mur.

Lentement, avec une nonchalance calculée, Massimo sortit une cigarette d'un étui en argent. Il l'alluma, la flamme du briquet éclairant un instant ses traits acérés, ses pommettes hautes, la cicatrice qui barrait son sourcil. À travers la fumée bleue qui s'éleva, il suivit ma direction.

— Bien, Sofia, murmura-t-il, et pour la première fois, je décelai une note de respect, presque de la fascination, dans sa voix. Tu as l'œil du chasseur. J'ai bien fait de ne pas te briser totalement.

Il me poussa littéralement dans l'étroit passage entre deux conteneurs. L'odeur de fer rouillé et de sel était étouffante ici.

— Reste là. Ne respire même pas trop fort.

Il disparut dans l'ombre. Je restai seule, le dos contre la paroi froide et humide du métal. Le silence qui suivit fut pire que le bruit. C'était le silence du prédateur qui se

met en position. Puis, le premier cri déchira la nuit. Court. Étouffé.

Soudain, des pas lourds approchèrent de ma cachette. Une main ensanglantée vint se poser sur le rebord du conteneur, juste à côté de mon visage. L'homme tourna la tête. Ses yeux étaient fous de douleur. Il leva son arme, un Beretta noir dont le canon semblait démesuré.

— La petite pute de De Luca... cracha-t-il.

Je vis son doigt se crispier. Le temps s'étira. La mort m'effleura, froide comme le vent du large.

Une main surgit. Un craquement sec. L'os cède. Massimo est là.

Il émergea des ténèbres comme un démon issu des entrailles du port. Son visage était éclaboussé de sang, ses yeux brillaient d'une folie froide. Sans un mot, il projeta l'Italien contre la paroi métallique. Le choc fut brutal. Massimo sortit un couteau de sa ceinture — une lame fine, effilée, faite pour le travail de précision.

— Tu as touché à ce qui m'appartient du regard, murmura Massimo.

D'un geste rapide, presque élégant, il lui trancha la gorge. Le sang jaillit, une fontaine chaude et écarlate qui vint maculer le bas de ma robe noire. Je ne détournai pas les yeux. Je ne pouvais pas. L'Italien s'effondra, une carcasse inutile dans la poussière.

Massimo se tourna vers moi. Il était haletant. Il s'approcha, ses doigts encore humides de la vie qui venait de s'éteindre. Il caressa ma joue, laissant une traînée de sang sur ma peau pâle.

— Tu es à moi, Sofia. Et personne, ni Naples, ni le diable lui-même, ne te prendra.

Il me saisit par les cheveux, m'obligeant à rejeter la tête en arrière. La douleur était une ancre. Le Gala des Ombres ne faisait que commencer. Autour de nous, Marseille continuait de brûler sous le Mistral, mais dans ce couloir de fer, le temps s'était arrêté.

— Viens, ordonna-t-il en me lâchant brusquement. Le spectacle n'est pas terminé.

Il me saisit le poignet, m'entraînant hors de la cachette. Nous retournâmes vers la lumière crue du hangar, là où la fumée des coups de feu stagnait encore sous les projecteurs. Je marchais dans ses pas, sentant le sang de son ennemi sécher sur ma cuisse. Les survivants s'agglutinaient dans les coins, leurs costumes maculés de poussière de béton.

— Regardez bien, dit-il d'une voix qui porta jusqu'aux recoins les plus sombres du port. Voici ce qui arrive à ceux qui pensent que mon port est une porte ouverte. Marseille appartient aux De Luca. Et tout ce qui est à moi reste à moi.

La berline noire nous attendait. Une fois à l'intérieur, le silence de l'habitacle fut absolu. Mes membres commençaient à s'engourdir, le contrecoup de l'adrénaline me laissant vide. Massimo sortit un flacon d'eau et un mouchoir de soie. Avec une lenteur rituelle, il imbiba le tissu et commença à frotter ma cuisse, là où le sang avait séché. Le contact était froid, brusque.

— Cette robe est foutue, dit-il, sa voix devenant un grondement sourd. Et ce sang n'est pas le mien. Cela m'est insupportable.

D'un coup sec, il déchira le satin noir. Le craquement déchira le silence. Il nettoya ma peau avec une précision maniaque, effaçant la trace de l'autre pour y substituer la sienne.

— Si tu dois saigner, ce sera sous ma main.

La Bastide de Cassis nous accueillit comme une gueule ouverte. Massimo disparut à l'étage, me laissant seule dans le hall glacé. Je me rendis dans la salle de bain, mon corps n'obéissant plus que par réflexe. J'entrai dans l'eau brûlante. La douleur fut une morsure nécessaire. Je frottai ma peau jusqu'à ce qu'elle devienne écarlate.

La porte coulissa. Massimo était là, sa chemise noire déboutonnée. Il s'approcha de la baignoire et saisit l'éponge.

— Tu te fais mal, Sofia, dit-il d'une voix presque douce.

Il plongea sa main dans l'eau, saisissant mon épaule. Sa main était large, calleuse. Il commença à passer l'éponge sur mon dos. Le contraste entre l'eau bouillante et sa paume froide me fit tressaillir.

— Tu as été remarquable ce soir, murmura-t-il contre ma nuque. Ils ne savaient pas que j'avais élevé une louve au milieu des agneaux.

— Je ne suis pas une louve, Massimo. Je suis juste quelqu'un qui veut rester en vie.

— La reine est la prisonnière la plus précieuse du royaume.

Il me sortit de l'eau, m'enveloppa dans une serviette épaisse et me conduisit vers son bureau, cet antre où les destins se scellaient. Le verrou résonna comme un coup de feu. Il m'assit sur l'acajou noir, parmi les dossiers et les cartes du port.

— La Camorra va frapper fort, dit-il en traçant les contours de mes hanches. Ils vont essayer de te briser pour m'atteindre. Ils ne savent pas que tu es déjà brisée, et que c'est dans tes fêlures que j'ai coulé mon propre acier.

Je ne cherchai pas à me couvrir. Sous le regard des caméras, sous son regard à lui, je

restai droite.

— Je ne suis pas une victime, Massimo. Une victime subit. Moi, je choisis. Et je choisis cet enfer.

Il sourit, un sourire de démon magnifique. Sa possession était totale, psychologique autant que physique. Ce n'était pas de l'amour ; c'était une invasion. Il me prit sur ce bureau, au milieu de ses plans de conquête, avec une force qui semblait vouloir me briser les os. Je l'accueillis avec la faim d'une femme qui n'a plus rien à perdre, sinon son âme.

Le Mistral continuait de hurler contre les falaises de Cassis. C'était le chant de la guerre. Massimo s'arrêta un instant, son front contre le mien, ses yeux brillant d'une lueur sauvage.

— Tu es ma Reine des Ombres, Sofia. Et Marseille sera notre trône. Mais ce soir, tu es simplement ma chose. Obéis-moi.

Dans le silence oppressant de la Bastide, je n'eus pas besoin de répondre. Ma peau contre la sienne était mon serment. Le Gala était fini, mais la véritable danse venait de commencer sous le ciel de plomb de la Provence. Le sel et le silence. Tout était prêt. Le piège s'était refermé, et je n'avais aucune envie de m'enfuir. C'était là ma plus sombre victoire.

Chapitre 9

Acier et Adrénaline

Le port de Marseille ne dort jamais, il rumine. C'est un estomac de béton et de ferraille qui digère les péchés du monde dans un vacarme de treuils et de gémissements métalliques. Ce soir-là, l'air était chargé d'une humidité poisseuse, un mélange de sel rance et de kérosène qui collait à la peau comme une seconde strate de culpabilité. Massimo marchait devant, sa silhouette découpée par les projecteurs blafards des grues. Sofia suivait, sentant le bitume vibrer sous ses semelles, une pulsation sourde, comme si la terre s'apprêtait à vomir.

« Reste près de moi, Sofia, » ordonna Massimo sans se retourner. Sa voix était un râle de papier de verre. « Ne quitte pas le cercle de ma vue. »

Il ne la regardait pas, mais elle savait qu'il la sentait. Il l'observait par tous les pores de sa peau. Ce matin, il avait mentionné la façon dont elle avait caressé la dentelle de son rideau pendant vingt minutes, seule dans sa chambre, le regard perdu vers les calanques. Il n'avait pas besoin d'yeux ; il était un panoptique vivant, et elle n'avait aucun angle mort.

Soudain, le silence changea de texture. Le cri d'une mouette se coupa net. Massimo se tendit, muant instantanément de prédateur décontracté à bête aux aguets. Le danger n'avait pas d'odeur, mais il avait un éclat. Un reflet furtif sur le rebord d'un conteneur bleu délavé, dix mètres plus haut. Un éclat de lunette.

Tout se passa dans une seconde élastique. Sofia ne réfléchit pas. Si Massimo mourait, son axe se brisait. Elle se jeta sur lui, son corps frêle percutant la masse de muscle qu'était Massimo. Elle ne cria pas, elle rugit : « À TERRE ! »

Une détonation déchira l'air. L'impact fut une brûlure fulgurante. Sofia sentit quelque chose d'incandescent labourer son épaule gauche. La force du projectile la projeta contre lui. L'odeur de la poudre se mélangea à celle du sang chaud. Massimo l'avait déjà basculée sous lui, son corps faisant rempart. Il sortit son Beretta, le métal sombre luisant sous la lune sale.

« Sofia ! »

Ce n'était pas un appel, c'était un ancrage. Il vit la tache sombre s'étendre sur son manteau. « Tu es touchée. »

« J'ai vu le reflet, » articula-t-elle, les dents serrées contre une douleur qui irradiait dans tout son bras, une morsure de fer rouge. Massimo l'empoigna par la nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux avec une rudesse obsessionnelle. « Reste là. Ne bouge pas, ou je te tue moi-même. »

Il se redressa, tirant trois coups rapides. Un cri étouffé, puis le bruit sourd d'un corps qui s'écrase au sol comme un sac de viande inutile. Massimo ne regardait pas l'ennemi. Il fixait le sang de Sofia qui maculait ses propres mains, le liquide écarlate, visqueux, brillant entre ses phalanges. Un rire sans joie s'échappa de sa gorge. « Tu as pris une balle pour moi, petite idiote. »

Il se pencha sur elle, ignorant les sifflements des balles. Il pressa sa main libre sur la plaie. Sofia arqua le dos, un gémissement brisé s'échappant de ses lèvres. « Regarde-moi, » ordonna-t-il. Ses yeux brûlaient d'une lueur prédatrice nouvelle. « Ton sang est sur mes mains. Tu m'appartiens par la chair désormais. »

Il la souleva, l'écrasant contre son torse, la portant comme une relique sacrée arrachée au néant. Sofia sentait son cœur battre contre le sien, un rythme lourd. Elle aurait dû avoir peur, mais la chaleur de Massimo était la seule chose qui la maintenait en vie.

« Qu'ils viennent, » répondit Massimo alors que des bruits de pas approchaient. « Ils ont commis l'erreur de toucher à ce qui est à moi. »

Il la déposa derrière un pilier de béton. La douleur était un brasier. Sofia vit une arme au sol, un Glock abandonné. Elle rampa, ses doigts effleurant le métal froid. Elle ne pensa ni à sa morale, ni à son passé. Elle vit un homme vêtu de noir contourner la position de Massimo. Elle ajusta sa visée, bloqua sa respiration.

Le coup partit. Le recul du .45 fut un choc brutal, un coup de bélier qui remonta jusque dans son cou. Son épaule déjà blessée hurla, semblant se déboîter sous l'onde de choc. Un sifflement strident envahit ses oreilles, un acouphène qui isola son esprit du reste du monde. L'homme s'effondra.

Quand le dernier tireur fut abattu, Massimo revint vers elle. Il la souleva et l'entraîna vers la berline blindée. Une fois à l'intérieur, le silence de l'habitacle devint un étouffement. L'air était saturé : cuir neuf, tabac froid et le parfum ferreux du sang qui séchait sur leurs pores.

Massimo ne s'encombra pas de préliminaires. Le temps des jeux était mort au milieu des conteneurs. Il l'empoigna, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre de ses hanches comme s'il voulait y laisser l'empreinte de ses os. Sofia ne lutta pas ; elle grimpa sur lui, cherchant la chaleur de son flanc encore moite de la sueur du combat. Quand il la pénétra, ce fut un choc sec, un déchirement nécessaire. Elle n'étouffa pas son cri. Elle le laissa se briser contre la vitre blindée. Elle voulait que le chauffeur l'entende, que le monde entier sache qu'elle était en train de se dissoudre dans le monstre. Ce n'était pas du sexe, c'était une exécution. Elle cherchait la douleur pour ne plus sentir le vide, s'ouvrant totalement à la brutalité de ses assauts.

Lorsqu'ils atteignirent la Bastide, l'atmosphère changea. Le calcaire froid de la demeure les accueillit comme un tombeau. Dans le grand salon, Massimo s'agenouilla

entre ses jambes pour soigner sa plaie. La position était d'une intimité révoltante. Il imbiba un coton d'antiseptique.

« Ça va brûler, » prévint-il.

« J'ai l'habitude de la brûlure depuis que je te connais, Massimo. »

Il pressa le coton. Sofia crispa les doigts sur le cuir du fauteuil, les articulations craquant sous l'effort de ne pas hurler. « Tu as sauvé le Roi du Port, Sofia. Tu n'es plus une monnaie d'échange. Tu es une partie de moi. »

Il termina le pansement, serrant juste assez pour qu'elle sente le rappel constant de sa blessure. Il se releva, dominant l'espace. « Monte te laver. L'odeur de ce port me dégoûte. »

Sofia monta les marches de marbre, ses jambes chancelantes. Dans sa chambre, elle laissa ses vêtements souillés tomber au sol. Elle entra dans l'eau brûlante de la baignoire, observant le sang se dissoudre en rubans roses. Elle revoyait le visage de l'homme qu'elle avait tué. Elle se rappelait le recul de l'arme et ce sentiment d'étrange puissance. Elle n'avait plus peur de Massimo. Pour ne plus être une proie, elle avait choisi de s'asseoir à la table du prédateur.

Le Mistral hurlait contre les volets de chêne. En bas, dans la bibliothèque, Massimo caressait la crosse de son arme. Il n'avait jamais eu autant envie de détruire quelque chose que ce qu'il ressentait pour elle. Et il n'avait jamais eu autant besoin de la garder intacte.

Le sang avait parlé. Sofia ferma les yeux, acceptant enfin l'obscurité. Elle n'était plus une invitée forcée. Elle était la Maison des Serments. Et elle allait tout détruire pour protéger ce qui était désormais sien. Car au bout de la peur, il y avait lui. Et au bout de lui, il n'y avait plus que le vide délicieux de l'obéissance.

Chapitre 10

La Marque de Cassis

Le silence de la Bastide n'était pas une absence de bruit, c'était une créature tapie dans les angles droits de la pierre de Cassis, se nourrissant du souffle court des survivants. À l'extérieur, le Mistral s'était levé, un vent de haine qui griffait les volets clos et portait l'odeur de la mer morte, celle qui stagne contre les jetées du Grand Port. À l'intérieur, l'air était saturé de l'âcre parfum des antiseptiques et de la morsure métallique du sang qui séchait sur la peau.

Massimo était assis sur le bord du lit massif, sa silhouette sculptée par la lumière crue d'une lampe de bureau. Sa chemise en lin n'était plus qu'une loque maculée de pourpre et de graisse de moteur. L'épaule gauche était labourée, une balafre irrégulière offerte par un éclat de métal lors de l'explosion au hangar 14. Un baiser de la Camorra.

Sofia se tenait entre ses jambes. Elle n'avait pas demandé la permission. Dans ce sanctuaire de béton, la douleur avait aboli les rangs. Elle tenait une aiguille incurvée, ses doigts fins déjà souillés par le fluide qui poissait le torse de l'homme.

— Ne bouge pas, murmura-t-elle.

Massimo ne répondit pas. Son regard, d'ordinaire un lac de glace noire capable de geler le sang des dockers les plus endurcis, était fixé sur le cou de Sofia. Il observait le battement de sa carotide, ce petit saut rythmé de la vie sous la peau translucide. Il aurait pu l'écraser d'une seule main. Il acceptait pourtant l'intrusion de cette femme dans sa chair. Il la regardait comme un architecte observe la faille qui va causer l'effondrement de son œuvre.

L'aiguille perça la peau. Massimo ne broncha pas, mais la crispation de sa mâchoire trahissait l'incendie qui ravageait ses nerfs. Sofia cousait avec une précision chirurgicale, une concentration féroce. Elle n'avait pas peur de lui ; elle avait peur de ce qu'il représentait : le seul rempart entre elle et le chaos qui hurlait au-dehors. Elle appuya volontairement sur la plaie en serrant le dernier point. Un grognement animal s'échappa de la gorge de l'homme. Sa main valide s'enroula autour de sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux sombres pour exposer la gorge qu'il surveillait.

— Tu es ma propriété, Sofia. Mon serment.

— Un propriétaire prend soin de ce qu'il possède, répliqua-t-elle, le défi brûlant dans ses prunelles ambrées. Mais toi, tu ne sais que détruire. Tu penses que le contrôle est une force, mais c'est ta plus grande prison.

L'atmosphère changea brusquement. La douleur physique, le danger imminent, l'adrénaline de la fusillade... tout se transmuta en une tension érotique insoutenable. C'était l'odeur de la fin du monde. On ne s'aime pas dans la Bastide des De Luca ; on se possède pour se prouver qu'on respire encore.

Massimo se leva, l'entraînant contre lui. Sa chemise tomba au sol, révélant la marque rouge et fraîche de la couture sur son épaule — le sceau de Sofia sur le Roi du Port. Il l'embrassa avec une faim qui goûtait le tabac brun et le fer. Sofia répondit à l'assaut avec une sauvagerie égale. Elle ne subissait plus. Elle prenait sa force, sa souffrance, s'appropriant chaque parcelle de cet homme qui pensait tout régenter. S'ils devaient périr sous l'assaut des Napolitains, elle voulait d'abord avoir réduit en cendres l'orgueil de son geôlier.

Il la souleva sans effort, ses jambes s'enroulant autour de sa taille. Le froid de la pierre de Cassis derrière le dos de Sofia contrastait violemment avec la chaleur incendiaire du corps de Massimo. Il la déposa sur le bureau en chêne massif, balayant

d'un revers de main les plans du port qui volèrent comme des oiseaux de mauvais augure. Sous ses mains, Sofia sentait le bois dur, inflexible. À l'image de l'homme qui la dominait.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle ouvrit les yeux. Massimo la pénétra avec une rudesse qui lui arracha un cri, ignorant la déchirure de ses propres points de suture qui menaçaient de lâcher sous l'effort. Le sang recommença à suinter, coulant le long de son flanc pour tacher la peau de Sofia, mêlant leurs essences dans une alchimie macabre. C'était viscéral. C'était Marseille : violent, chaud, impitoyable.

Le plaisir fut une explosion de verre pilé dans leurs veines, une décharge qui les laissa pantelants au centre du cyclone. Mais le répit fut de courte durée.

Un fracas de verre brisé retentit au rez-de-chaussée, suivi par le sifflement des balles et des cris en dialecte napolitain. Le Mistral s'engouffra par la brèche, apportant une odeur de kérosène. La Camorra était là. Ils n'étaient pas venus pour négocier, mais pour effacer le nom de De Luca.

Massimo se détacha d'elle, saisissant son Beretta sur la table de chevet. Son visage était redevenu un masque de basalte.

— Cache-toi derrière le buffet, Sofia. Maintenant.

Elle n'obéit qu'à moitié, ramassant un couteau de chasse dont le manche en corne était usé par les morts précédentes. Elle se tapit dans l'ombre, le souffle court, le goût du sang de Massimo encore sur ses lèvres.

Le premier homme apparut dans l'encadrement de la porte. Massimo tira deux fois. La tête du Napolitain bascula dans une gerbe écarlate qui vint repeindre les rideaux de

dentelle. Mais la riposte fut une grêle de plomb. Un deuxième assaillant, plus jeune, se jeta sur Massimo, profitant de la fumée. Ils roulèrent au sol, l'intrus s'acharnant sur l'épaule blessée de l'architecte du Port.

Sofia vit Massimo faiblir. Sans réfléchir, mue par un instinct de louve, elle surgit de l'ombre. Elle traversa la pièce et planta sa lame entre les omoplates de l'agresseur. Elle sentit le craquement sec des os, la résistance des tissus, puis la chaleur du jet qui lui éclaboussa le visage. Elle ne détourna pas le regard alors que la vie s'éteignait dans les yeux de l'homme.

Massimo se redressa, repoussant le cadavre. Il regarda Sofia — nue, couverte de sang, tenant son couteau comme une prêtresse d'un culte oublié. À cet instant, il sut qu'il ne l'avait pas seulement brisée. Il l'avait révélée.

— Ils vont mettre le feu, gronda Massimo, récupérant un pistolet-mitrailleur sur le mort. On ne peut plus tenir la Bastide.

Il l'attrapa par la nuque, l'attirant pour un dernier baiser qui goûtait la poudre et le sel.

— Il y a un passage sous les dalles de la cuisine. Il mène aux calanques. On sort d'ici ensemble, ou on finit ici ensemble.

Ils quittèrent la chambre, laissant derrière eux le lit souillé et les lambeaux de leur innocence. La descente fut une agonie de fumée et de débris. Derrière eux, les flammes commençaient à lécher les boiseries séculaires, emportant les archives, les secrets et les fantômes des De Luca.

Ils atteignirent la trappe de fer alors que les Napolitains hurlaient leur triomphe à l'étage. Massimo la fit descendre dans l'obscurité humide du souterrain qui sentait la terre et la mer lointaine. Il referma le panneau au moment même où les premières rafales labouraient la cuisine.

Le silence revint, pesant, souterrain. Ils étaient dans les entrailles de la pierre, là où Marseille cache ses monstres.

— Ils croient avoir brûlé la Maison des Serments, murmura Massimo dans le noir, cherchant la main de Sofia. Mais ils ne savent pas que la Maison, c'est nous.

Ils commencèrent leur marche dans les ténèbres, guidés par le ressac des vagues contre les falaises. Dehors, le ciel était rouge, mais dans les boyaux de Cassis, deux ombres avançaient, indissociables. Le Roi n'avait pas perdu son empire ; il l'avait simplement déplacé dans le cœur d'une femme qui n'avait plus peur de l'ombre. Le chapitre de leur vie d'avant était clos. Un nouveau s'écrivait dans la chair, sous le ciel de plomb, au rythme lourd de deux cœurs qui avaient cessé d'avoir peur pour commencer à dévorer.

Chapitre 11

La Trahison du Sang

Le Mistral ne soufflait pas ce soir-là ; il hurlait. Il s'engouffrait dans les anfractuosités de la pierre de Cassis, arrachant à la Bastide des De Luca des gémissements de vieille carcasse hantée. À l'intérieur, l'air était poisseux, chargé de l'odeur du suint et de la cire d'abeille rance. Sofia était prostrée dans le petit bureau dérobé de l'aile ouest, un espace que Massimo lui laissait occuper comme on laisse un chien renifler les recoins de sa cage.

Sur le bureau de chêne massif, noirci par les décennies de secrets, reposait un téléphone jetable. Un objet vulgaire, plastique bon marché, qui détonait dans cet univers de luxe austère. L'écran fêlé jetait une lueur bleutée sur son visage blême. Les messages défilaient, gravant chaque mot dans sa rétine. L'écriture était de l'acide sur du cuivre. Elle gravait la trahison directement dans sa chair.

« Accès Nord. Code 4492. Relève des gardes à 03h00. Le reste après le virement. »

C'était l'œuvre de son frère, Lorenzo. Une suite de chiffres vendus pour une poignée de billets sales afin d'éponger des dettes de jeu contractées dans les arrière-salles de la Plaine. Sofia sentit un goût métallique envahir sa bouche. Le goût de la rouille qui rongait les hangars du port. Lorenzo n'avait pas seulement vendu des codes. Il avait vendu sa vie à elle.

— Tu savais.

La voix de Sofia n'était qu'un souffle, brisé par l'humidité de la pièce. Elle n'eut pas besoin de se retourner. Massimo ne marchait pas, il glissait dans les ombres. L'odeur

de son tabac brun et l'effluve froide de la mer l'enveloppèrent.

— Je sais tout ce qui se passe sous mon toit, Sofia. Mon toit est ma peau. Chaque vibration, chaque trahison me parvient comme un frisson.

Sa voix était une vibration de basse fréquence qui fit résonner les côtes de la jeune femme. Il s'approcha, brasier contenu sous une chemise de soie noire. Massimo posa une main sur le dossier de sa chaise, l'emprisonnant.

— Ton frère t'a pesée, murmura-t-il contre son oreille, une caresse de glace. Il a estimé ta valeur à cinquante mille euros. C'est le prix de ta vie aux yeux de Lorenzo.

Massimo ramassa le téléphone. Ses doigts écrasèrent l'appareil avec une force tranquille. Le plastique craqua, l'écran s'éteignit dans un dernier spasme électrique.

— Maintenant, tu es vide. Juste toi. Et moi.

Il la força à se lever. Dans la pénombre, ses yeux brillaient d'une intensité prédatrice. Il la saisit par la nuque, une poigne de propriétaire marquant son bétail. Sofia ne lutta pas. La haine qu'elle éprouvait s'était muée en une dépendance charnelle née du désespoir. Il l'entraîna vers la salle de bain attenante, un sanctuaire de granit noir et de miroirs sans tain.

L'eau s'écrasa contre la pierre avec un fracas de cascade. La vapeur monta, créant un cocon étouffant. Massimo la déshabilla, ses gestes d'une précision chirurgicale. Il ne demandait pas la permission ; il reprenait possession de son territoire. Il l'attira sous le jet brûlant. Il prit une éponge de mer, rude, et commença à frotter sa peau avec une férocité de dompteur. Il récurait le sang imaginaire, la saleté, le souvenir de Lorenzo. Il la décapait jusqu'à l'os, effaçant l'odeur du frère sur elle.

— Tu as mal ? demanda-t-il, ses iris dilatés par une excitation morbide.

— Oui, lâcha-t-elle dans un souffle.

— Bien. La douleur est la seule chose qui ne ment pas. C'est la preuve que tu m'appartiens.

Lorsqu'il eut fini, il l'enveloppa dans un peignoir de coton noir. Il ne la laissa pas se sécher seule. Il passa la serviette sur ses cheveux avec une tendresse terrifiante, comme on prendrait soin d'une arme de prix.

Soudain, une alerte retentit sur la console du Panoptique dissimulée dans le mur. Un signal strident.

— Premier périmètre franchi, annonça Massimo. Ils viennent d'utiliser le code de la grille sud.

Le Roi du Port sourit. Un étirement de muscles sur un visage de pierre. Il ne craignait pas l'attaque ; il l'avait orchestrée. Il saisit un petit couteau de nacre et d'acier, fin, élégant. Une arme de sainte ou de traître. Il déposa la lame dans la paume de Sofia, refermant ses doigts sur le manche froid.

— C'est pour Lorenzo. Pour le moment où il te suppliera de te souvenir de votre sang. Ce soir, Sofia, il n'y a plus de sang. Il n'y a que de la rouille et des serments.

Ils descendirent dans les entrailles de la Bastide, là où les murs n'étaient plus que roche brute et béton humide. L'odeur changea : terre mouillée, huile d'armement et sueur âcre de l'homme qui sait qu'il va mourir. Au centre d'une pièce éclairée par une ampoule nue, Lorenzo était attaché à une chaise. Son visage n'était qu'une masse informe de chair violacée.

— Sofia... gémit-il, un filet de salive sanglante coulant de sa bouche. Sofia, s'il te

plaît... Ils m'ont forcé...

Sofia s'arrêta. Elle regarda ce frère pour qui elle s'était offerte en otage. Elle chercha une trace de pitié. Elle ne trouva que de la cendre. Massimo se plaqua contre son dos, ses mains sur ses hanches, son souffle brûlant contre son cou.

— Il savait que si je mourais, tu serais le trophée des chiens, murmura Massimo. Tue le passé, Sofia. Deviens ma reine. La dame du béton et de la rouille.

Lorenzo hurla, une supplication animale qui se perdit dans le grondement du Mistral. Sofia s'approcha. Elle vit la lâcheté dans le regard de son frère, cette gangrène qu'elle avait refusé de voir. Elle n'était plus une victime. Elle était l'architecte de sa propre obscurité.

— Tu n'es plus mon sang, dit-elle simplement.

Le geste fut sec. Viscéral. Elle sentit la résistance du cartilage qui cède, puis la déchirure nette. Le jet de sang chaud l'éclaboussa, un baptême de poisse et de rubis qui brûla sa peau. Elle ne détourna pas le regard alors que Lorenzo s'effondrait, sa chaise basculant sur le sol poisseux. Le silence qui suivit fut absolu, seulement troublé par le fracas lointain des conteneurs sur le port.

Massimo la tira doucement vers l'arrière, ses mains ensanglantées s'essuyant sur sa propre chemise. Il prit son visage entre ses mains, étalant l'hémoglobine sur sa joue comme une peinture de guerre.

— Regarde-moi.

Elle plongea son regard dans le sien. Elle y vit son futur. Une union sauvage scellée dans la violence et le sel.

— Tu es Sofia De Luca, maintenant. Chaque homme qui respire l'air de cette ville saura que s'en prendre à toi, c'est appeler la foudre.

Il l'embrassa. Un goût de fer, de poudre et de désir dévorant. Sofia répondit avec une ferveur désespérée, ses doigts griffant le tissu de sa veste. Le sang avait trahi, mais l'acier venait de les lier plus sûrement que n'importe quel lien de parenté.

Dehors, le Mistral hurlait plus fort, emportant les derniers échos de la trahison. La Maison des Serments n'avait jamais aussi bien porté son nom. La nuit s'achevait, mais pour le Roi du Port et sa nouvelle Reine, l'obscurité ne faisait que commencer. Et elle était magnifique.

Chapitre 12

Le Hurlement du Mistral

Le Mistral n'était pas un vent ce soir-là ; c'était un scalpel de glace qui pelait la peau de Marseille, mettant à nu les nerfs de la cité phocéenne. Il s'engouffrait dans les failles de la pierre de Cassis, hurlant comme une meute de loups affamés contre les murs de la Bastide. À l'intérieur, le silence n'était qu'une illusion, une membrane fine prête à éclater sous la pression du dehors.

Massimo De Luca se tenait devant la baie vitrée de son bureau, une sentinelle d'ébène découpée sur le noir de la nuit. Ses mains, croisées dans le bas de son dos, ne tremblaient pas. Elles étaient les mains d'un homme qui avait appris à sculpter le chaos pour en faire un trône. Sous ses pieds, le sol de marbre froid vibrait au rythme des générateurs qui ronronnaient dans les entrailles de la forteresse.

— Verrouillez tout, ordonna-t-il.

Sa voix, un murmure de papier de verre, couvrit pourtant le fracas du vent.

— Je veux que cette ville devienne un tombeau pour quiconque n'a pas mon sang ou mon sceau.

En bas, dans la cour pavée, les ombres s'agitaient. Cliquetis du métal. Son sec d'un chargeur. Glissement huileux de la culasse. La seule musique que ce Léviathan de marbre tolérait ce soir. L'odeur de la graisse à fusil montait jusqu'à lui, se mêlant aux effluves de tabac brun qui imprégnaient les rideaux de velours.

Il ne regardait pas ses hommes. Il fixait le Port, loin en contrebas. Un monstre de fer

et de rouille dont les lumières orangées clignotaient comme les yeux d'une bête agonisante. Le Grand Port Maritime était son poumon, son cœur, sa cathédrale de conteneurs. Mais ce soir, le poumon sifflait. La Camorra arrivait, et avec elle, le parfum de la trahison et de l'hémoglobine saumâtre.

Il sentit une présence. Sofia.

Elle ne portait que de la soie, une nuisette d'un bleu si sombre qu'elle paraissait noire. Elle était pieds nus sur le marbre, une hérésie de chaleur dans ce sanctuaire de glace. Massimo ne se retourna pas. Il l'observait dans le reflet de la vitre, un spectre de chair et de vulnérabilité.

— Tu devrais être dans ta chambre, Sofia. La porte est blindée pour une raison.

— Ta raison, Massimo. Pas la mienne.

Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui. L'odeur de sa peau — lavande et sueur de peur — vint percuter la froideur de l'oxygène.

— Le vent est différent, dit-elle d'une voix sourde. Il a un goût de fer.

Massimo esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux de silex. Il se tourna enfin. Il leva une main, ses doigts calleux venant se refermer sur le cartilage thyroïde de la jeune femme. Ce n'était pas un étranglement, mais une prise de possession. Un ancrage. Son pouce pressa la carotide, sentant le pouls erratique. Un oiseau piégé dans une cage de chair.

— C'est le goût de la fin, Sofia. Pour ton frère, s'il a eu la stupidité de s'allier avec les Napolitains. Pour tout ce qui n'est pas à moi.

Il serra. Elle dut lever le menton, offrant sa gorge comme un sacrifice sur un autel de

granit. Ses phalanges blanchirent sur la soie de sa nuisette alors qu'elle cherchait dans ses yeux une trace de sa propre existence. Elle était son miroir, reflétant sa noirceur avec une résilience qui l'enrageait.

— Viens.

Il la saisit par le poignet, ses doigts comme des menottes de chair, et l'entraîna vers les profondeurs. Ils descendirent là où la pierre de Cassis était la plus brute, là où l'humidité suintait des murs comme une sueur froide.

Le Panoptique les accueillit. C'était le cerveau de la forteresse. Des dizaines d'écrans crachaient une lumière bleue et blafarde, donnant à Massimo l'air d'un spectre technologique. On y voyait tout : les caméras thermiques balayant la garrigue, les quais du GPM transformés en échiquier géant.

— Regarde ton monde, Sofia. C'est ici que le nectar carmin va couler.

Soudain, une explosion de lumière orange dévora l'obscurité du port sur un moniteur. Le premier assaut venait d'être lancé. Massimo ramassa un talkie-walkie, son pouce caressant l'antenne comme s'il s'agissait d'une caresse érotique.

— Section un, engagez. Section deux, contournez par les hangars à sel. Pas de prisonniers. Je veux que le port soit jonché de viande napolitaine avant l'aube.

Il se tourna vers Sofia, l'acculant contre la console de contrôle. Les boutons clignotaient contre son dos, une constellation de lumières artificielles. Il enfonça son visage dans le creux de son cou, inhalant l'odeur de sa peau avec une sauvagerie contenue.

— Tu as peur ?

— Tu veux que j'aie peur ?

Son cœur battait contre le torse de Massimo comme un tambour de guerre. Il glissa sa main sous la soie, remontant le long de sa cuisse avec une lenteur calculée. Ses doigts étaient froids, marquant ses frontières alors que les barbares étaient aux portes.

Le fracas d'une détonation ébranla la porte du bureau en haut. Des cris montèrent des escaliers, étouffés par l'épaisseur des murs. Massimo se redressa, vérifia le chargeur de son Beretta avec un son sec, définitif. Il jeta un petit stylet à lame effilée aux pieds de Sofia. L'acier brilla sous les néons.

— Si quelqu'un d'autre que moi franchit cette porte, tu sais quoi faire.

Il disparut dans l'ombre du couloir. Sofia resta seule, entourée par les fantômes numériques de la bataille. Elle ramassa l'arme. Le manche s'adapta instantanément à sa paume. Elle ne craignait pas la violence ; ses phalanges blanchissant sous la tension prouvaient qu'elle l'attendait.

La porte vola en éclats.

Un homme massif, en treillis taché de graisse, fit irruption. Un Napolitain, le regard injecté de haine. Il posa son fusil à pompe sur le bureau, s'appêtant à saisir Sofia par les cheveux.

— Viens là, petite chienne.

Sofia ne recula pas. Elle plongea.

Le stylet trouva sa cible avec une précision chirurgicale. Elle enfonça la lame dans le tarse de l'assaillant, le clouant au parquet de chêne. Un hurlement de bête blessée déchira l'air. Il s'effondra, cherchant son arme, mais elle était déjà sur lui. Elle frappa

encore, visant la cavité péritonéale, là où la vie s'échappe le plus vite. La boue vitale, chaude et visqueuse, l'éclaboussa, maculant sa robe blanche de cette marque indélébile qu'est le meurtre.

Massimo reparut. Il contempla le cadavre qui se vidait de son sang, puis fixa Sofia. Il vit le stylet sanglant, les éclaboussures sur son visage, et surtout l'étincelle de sauvagerie identique à la sienne. Il s'approcha, ignora le corps et essuya une goutte de sang sur la joue de Sofia avant de porter son doigt à ses lèvres.

— Voilà, murmura-t-il. Tu as enfin compris. Tu es baptisée.

Il l'entraîna vers les casemates plus profondes, là où l'air était saturé d'une humidité lourde, une exhalaison de salpêtre et de vieille graisse mécanique. L'escalier en colimaçon s'enfonçait dans les tripes de la falaise comme un stylet dans une plaie ouverte.

— Regarde, Sofia. C'est pour ça qu'ils me détestent. Parce que je possède chaque centimètre de ce que tes yeux voient.

Il la fit pivoter, l'acculant contre la roche suintante. La lumière bleue des derniers écrans de secours lui donnait un air spectral. Il lui tendit un Beretta noir, lourd, luisant d'huile. Elle vérifia le poids de départ de la détente d'un geste machinal.

— S'ils passent cette porte, ne vise pas le cœur, c'est trop petit. Vise le ventre. Laisse-les ramper dans leurs propres tripes.

— Je ne les laisserai pas te prendre, répondit-elle.

Ce n'était plus pour survivre. C'était pour garder son monstre. Massimo rit, un son sec, avant de l'embrasser avec une violence qui lui goûta le fer et le tabac. Un baiser de condamnés, scellé sous le hurlement d'un vent qui ne s'arrêterait jamais.

L'alarme stridente d'une intrusion au niveau -2 déchira le silence de la casemate. Les conduits de service. Sofia se leva, ses doigts se resserrant sur la crosse de polymère. Elle n'était plus la proie. Elle s'enfonça dans le noir, le doigt sur la détente.

L'ombre l'engloutit, mais pour la première fois, ce fut l'obscurité qui parut avoir peur d'elle. Le chapitre se referma sur un fracas de verre brisé et le premier coup de feu de Sofia, un cri de plomb répondant enfin au hurlement du Mistral. La Maison des Serments ne tomberait pas. Elle allait se gorger.

Marseille pouvait bien s'effondrer ; ils étaient enfin chez eux, au cœur de l'abîme.

Chapitre 13

Le Siège de la Forteresse

L'air n'était plus qu'un linceul de poussière de calcaire et de soufre. L'explosion venait de dévorer le grand portail en fer forgé, celui qui marquait la frontière entre le monde des hommes et le royaume de Massimo De Luca. La Bastide, ce colosse de pierre de Cassis qui trônait sur les hauteurs comme un dieu colérique, venait de gémir sous le choc. Un son sourd, organique, comme une côte qui se brise.

Sofia sentit la vibration remonter de la plante de ses pieds jusqu'à sa mâchoire. Elle était debout dans le grand salon aux dalles froides, les doigts crispés sur la crosse d'un Glock 17 que Massimo lui avait jeté quelques minutes plus tôt, sans un mot, juste un regard qui valait tous les serments de sang. L'acier était froid, d'une froideur chirurgicale qui contrastait avec la chaleur poisseuse qui émanait de sa propre peau.

Massimo ne bougeait pas. Il se tenait au centre de la pièce, une silhouette d'ébène découpée contre l'éclat mourant du crépuscule marseillais.

— Ne tremble pas, Sofia, lâcha-t-il d'une voix qui n'était qu'un murmure de papier de verre. Le fer sent ta peur. Si tu flanches, il te trahira.

Il s'approcha d'elle. Chaque pas était une déclaration de guerre au silence. Lorsqu'il fut à sa hauteur, l'odeur de son parfum — un mélange de tabac froid, de cèdre et d'arrogance métallique — l'enveloppa. Il posa sa main sur la sienne, recouvrant ses doigts frêles de sa paume calleuse. La pression était brutale, possessive. Il ne la réconfortait pas. Il l'armait.

Une seconde détonation fit voler en éclats les vitraux de la chapelle. Le bruit fut un

fracas de cristal et de fureur. La Camorra n'était plus à la porte. Elle était dans les veines de la forteresse. On entendait le martèlement des bottes sur le gravier, le cri guttural des ordres hurlés en napolitain. Massimo l'entraîna vers l'obscurité poisseuse du couloir ouest. Ses mouvements étaient fluides, prédateurs.

— Ils pensent que je suis acculé, murmura Massimo alors qu'ils s'enfonçaient dans les entrailles de la Bastide. Ils oublient que ce territoire ne m'appartient pas. Je *suis* le territoire.

Il s'arrêta brusquement derrière un pilier. Une lampe torche balaya le mur. Deux hommes, au moins. L'odeur de la sueur et de la poudre bon marché les précédait. Sofia sentit son cœur cogner contre ses côtes comme un animal en cage. Sa loyauté envers son frère, ce frère qui l'avait vendue au port, lui parut soudain lointaine. Ce qui comptait, là, c'était l'homme dont elle sentait la chaleur dans son dos.

— Respire par le nez, ordonna Massimo. Sens-les. Ils puent l'échec.

Le premier soldat apparut sous la voûte. Massimo se projeta en avant. Ce n'était pas un combat, c'était une exécution. Son couteau s'enfonça sous le menton de l'intrus, remontant jusqu'au cerveau dans un craquement de cartilage écœurant. Le second soldat hurla, mais Sofia leva son arme. Ses bras ne tremblaient plus. Elle pressa la détente.

Le recul sec du Glock la secoua jusque dans ses vertèbres, une décharge électrique qui manqua de lui déboîter le poignet. Le coup de feu fut un tonnerre. L'homme fut projeté en arrière, sa poitrine explosant en une corolle de rouge sombre. Il glissa lentement, laissant une traînée poisseuse sur la pierre de Cassis.

Massimo se tourna vers elle. Il ne sourit pas. Il y avait dans ses yeux une satisfaction sombre, presque érotique. Il s'approcha et posa ses mains ensanglantées sur ses joues. La chaleur du sang étranger sur sa peau fut un choc.

— Tu as goûté à leur fin. Ils ne sont rien.

Il l'embrassa, un baiser de guerre, un échange de salive et d'adrénaline. Ses lèvres avaient le goût du fer et de l'amertume iodée des embruns. Sofia répondit avec une fureur égale, ses mains griffant le lin de sa chemise. La Bastide n'était plus une prison. C'était leur royaume.

Ils descendirent vers la salle des coffres, un bunker de béton brut. Massimo gardait ici ses archives et ses armes. Mais pour lui, la seule chose de valeur était la femme qui tenait son arme comme si elle était née avec.

— Ils vont utiliser des explosifs thermiques, analysa Massimo, les yeux rivés sur les moniteurs de secours. Ils pensent m'enfermer.

Il abaissa un levier. Un grondement sourd retentit. Au loin, le bruit de l'eau qui s'engouffre dans des canalisations.

— Le port, Sofia. Si je ne peux pas les tuer par le feu, je les noierai dans l'iode de Marseille.

Soudain, une secousse ébranla le plafond. La lumière bleue d'une lance thermique commença à percer l'acier de la porte. Massimo attrapa Sofia par la taille. Il aimait sa peur, car c'était une peur vivante. La porte céda dans un fracas de métal hurlant. Trois hommes s'engouffrèrent, masqués, monstrueux. Massimo pressa un bouton sur une télécommande.

Le sol bascula. Les trois hommes glissèrent dans une fosse obscure. Un cri collectif monta du trou, vite étouffé par le fracas d'une masse d'eau sombre. C'était l'eau du port, pompée à haute pression, glacée et impitoyable.

— Le sel purifie tout, dit Massimo d'une voix dénuée d'émotion. Même l'ambition.

Il se retourna vers Sofia. Elle était livide, mais elle ne détourna pas les yeux. Elle voyait le monstre derrière l'homme et ne s'en détournait pas.

— Tu es la seule capable de regarder le vide entre les flammes sans devenir aveugle, murmura-t-il en écrasant sa lèvre inférieure du pouce.

Ils remontèrent. En haut, le chaos était total. La partie est de la Bastide était en flammes. Un tir de sniper fit éclater un vase près de la tête de Sofia. Elle plongea, entraînée par Massimo. Il sortit un fusil de précision du placard de l'entrée.

— Le toit ! hurla-t-il. Regarde-moi. Apprends vite.

Le coup partit. Un son sec. À trois cents mètres, une silhouette bascula dans le vide. Mais la porte du salon vola en éclats sous un bélier. Cinq hommes entrèrent en trombe. Massimo bascula la table en chêne massif pour leur servir de couvert.

— Sofia ! Maintenant !

Elle se redressa, cala le Glock entre ses deux mains et ouvrit le feu. Le recul répété lui martelait l'épaule, chaque détonation arrachant un gémissement à ses articulations, mais elle ne lâcha rien. Le premier homme tomba, l'épaule broyée. Le salon devint une boucherie de luxe. Le sang giclait sur les tapisseries, le béton se couvrait de douilles dorées.

Parmi les assaillants, elle reconnut Vincenzo, un lieutenant de la Camorra. Il lança une grenade. Massimo plaqua Sofia au sol juste avant l'explosion. La table vola en éclats. Quand elle reprit ses esprits, Massimo était déjà sur Vincenzo. Ses mains se refermaient sur la gorge de l'Italien. Ils roulèrent au sol, Massimo frappant avec un bruit de viande martelée. Vincenzo sortit un couteau, mais Massimo lui saisit le

poignet et brisa le bras sur une marche de marbre dans un craquement d'os obscène.

Deux autres hommes s'approchèrent de Massimo par derrière. Sofia ne réfléchit pas. Elle vida le reste de son chargeur. L'un s'effondra, la gorge ouverte. L'autre s'enfuit. Massimo acheva Vincenzo d'un coup de poignard dans le cœur, puis se tourna vers elle. Il était couvert de rouge. Ses yeux étaient deux puits d'ombre.

— Tu m'as sauvé la vie, dit-il.

— J'ai sauvé la nôtre, répondit-elle.

Dehors, la nuit rougeoyait. La Bastide brûlait, mais ils en sortaient debout. Massimo la porta jusqu'à la voiture noire garée à l'abri des flammes. Il la déposa sur le capot, déchirant sa propre chemise pour panser son bras blessé. Sofia grimaça, les dents serrées contre l'amertume iodée de l'air.

— Marseille est notre trône de rouille, murmura Massimo, son front contre le sien.

Sofia ne ferma pas les yeux. Elle tendit la main, attrapa le menton de Massimo et approcha ses lèvres de sa joue maculée. Elle passa sa langue sur une traînée de sang chaud qui coulait de sa tempe, goûtant le fer et la sueur de son bourreau, de son sauveur, de son maître. Elle savoura cette amertume métallique comme le plus précieux des nectars.

— Alors régnons sur les cendres, Massimo.

Il démarra. Dans le rétroviseur, la Bastide n'était plus qu'une plaie incandescente. Sofia regarda sa main ensanglantée et comprit qu'elle ne voulait plus jamais être propre. Elle était devenue la forteresse. Elle était devenue l'ombre. Elle était enfin libre.

Chapitre 14

Le Sacrifice de l'Architecte

L'air n'était plus de l'oxygène, mais une mélasse de carbone et de soufre, un linceul brûlant qui s'engouffrait dans les poumons de Massimo à chaque inspiration forcée. La Bastide des De Luca, ce monolithe de pierre de Cassis qui avait survécu à deux siècles de guerres de clans, hurlait. Elle ne craquait pas ; elle gémissait sous la morsure des flammes qui léchaient les plafonds voûtés.

Massimo se tenait au bout du couloir, la silhouette découpée par l'incendie. Ses iris étaient des puits de goudron en fusion, capturant l'incendie pour le recracher sous forme de menace pure. Devant lui, la porte blindée du coffre-fort protégeait le cœur battant de son empire : les registres. Des décennies de corruption, les itinéraires des conteneurs "fantômes" et les codes des comptes offshore de la Camorra. C'était son architecture. Sa vie de béton et de sang.

Et derrière la cloison qui commençait à rougir, il y avait Sofia.

Il l'entendait. Ce n'était pas un cri, mais un râle rauque de louve qui s'étouffe. Elle était coincée dans la pièce de panique, le système de verrouillage ayant fondu, transformant son refuge en un four crématoire. L'âcreté des hydrocarbures qui tapissait sa langue lui rappela l'urgence. S'il ouvrait la vanne d'extraction pour évacuer la fumée de la zone de Sofia, le tirage thermique aspirerait les flammes directement dans la salle des registres.

C'était un calcul simple. On sacrifie un pion pour garder la tour. Mais Sofia n'était pas un pion. Elle était la faille, l'unique variable organique qu'il n'avait pas réussi à intégrer dans ses équations de contrôle.

— Putain de bordel de merde... grogna-t-il, une syllabe arrachée à sa gorge sèche.

Ses mains se posèrent sur le levier manuel de dérivation. L'acier était blanc. Il sentit la peau de ses paumes grésiller, l'odeur de sa propre chair grillée montant à ses narines. Il ne lâcha pas. La douleur était une information, rien de plus. Dans un rugissement de métal supplicié, il abaissa le levier.

Le sifflement fut monstrueux. Derrière les vitres blindées, les flammes furent aspirées à l'intérieur de la salle des archives. Le premier registre, l'héritage de son père, s'embrasa dans une explosion de confettis noirs. Le serveur central commença à fondre, le plastique coulant comme de la lave sur le marbre. Des millions d'euros et des décennies de sécurité partaient en fumée. Il regardait ses registres mourir avec une passivité chirurgicale. Il ne ressentait pas de perte, mais une libération violente.

Il se rua vers la porte de la pièce de panique et frappa avec une hache d'incendie. Le choc remonta dans ses bras, réveillant de vieilles blessures. Le panneau céda enfin. Une bouffée de chaleur insupportable jaillit, suivie d'une fumée noire. Massimo plongea. Ses chaussures de cuir fondaient sur le sol. Il la trouva prostrée, sa robe de soie — sa marque — déchirée et souillée.

Il la souleva. Son corps était brûlant, moite de terreur.

— Respire, Sofia. Respire, bordel !

Il la ramena dans le couloir et la déposa au sol. Elle ouvrit les yeux, ses iris clairs embués de sang. Elle vit Massimo, le visage noirci, les mains en sang, et derrière lui, le cratère de feu qui dévorait son pouvoir.

— Tu... tu les as laissés brûler, murmura-t-elle.

— Les registres se réécrivent, Sofia, gronda-t-il d'une voix d'outre-tombe. Mais toi...

il n'y a qu'un seul exemplaire.

Il la releva, la pressant contre son torse, sentant son cœur battre contre le sien dans une synchronisation sauvage. Chaque pas vers la sortie était un défi à la gravité. Il n'était plus le Roi du Port. Il était le Diable de Marseille, et il venait de brûler son propre enfer pour sauver son ange déchu.

Lorsqu'il franchit le portail de fer, l'air frais de la nuit le percuta. Il s'effondra sur le gravier, protégeant Sofia. Au loin, les gyrophares déchiraient le silence. Il regarda le bâtiment s'embraser.

— Je t'ai eue, murmura-t-il, un sourire cruel étirant ses lèvres noircies. Tu m'appartiens plus que jamais. Tu es le prix de ma ruine.

Soudain, un craquement de branches. Un homme mince, vêtu d'un coupe-vent sombre, surgit de l'ombre des pins, un Glock 17 équipé d'un silencieux à la main. Un chien de Naples. Il leva son arme. Massimo ne cilla pas. Il n'avait rien pour se défendre, sinon son propre corps.

— Fais-le, murmura Massimo. Regarde ce que tu éteins.

Le coup de feu ne fit qu'un "pock" étouffé. Le tueur s'effondra, la gorge vaporisée par une balle de gros calibre. Marco, son exécuteur fidèle, émergea de l'ombre avec un fusil de précision.

— Patron, les voitures sont prêtes. On a nettoyé le périmètre.

Massimo confia Sofia à Marco, ses paumes aux tissus nécrosés laissant des traces de lymphes et de suie sur la peau de la jeune femme. Il la regarda s'éloigner vers la planque. Il devait rester. Il devait s'assurer que Marseille comprenne.

Une heure plus tard, dans le Hangar 17 du Grand Port, l'odeur de la boucherie remplaçait celle de l'incendie. Un lieutenant de la Camorra était ligoté à une chaise de métal. Massimo s'approcha, le visage déformé par un vide absolu. Il ne cherchait pas d'informations. Il cherchait à exorciser le feu.

Il saisit une pince de débardeur. Le contact du métal sur ses brûlures lui arracha une grimace de pur plaisir masochiste. Il commença le travail. Ce ne fut pas une exécution, mais une déconstruction. Il y eut des bruits de craquements osseux, des cris qui s'étouffèrent en gargouillis. Massimo la prit comme il reprenait ses quais : sans sommation, avec la rage sourde d'un homme qui plante son drapeau dans des ruines encore fumantes.

Quand il rejoignit Sofia à la planque des calanques, l'aube pointait, une traînée de sang sur l'azur. Il entra dans la petite pièce imprégnée d'odeur de sel. Elle était là, assise sur le bord du lit.

Il s'approcha. Elle vit ses mains, la chair à vif, le sang séché sous les ongles. Elle ne recula pas. Elle se leva et posa ses doigts frais sur sa joue brûlante.

— Tu as tout perdu pour moi, murmura-t-elle. Pourquoi ?

— Parce que tu n'es pas une pièce de mon empire, Sofia. Tu es l'empire. Ils ont cru me briser en brûlant ma maison. Ils n'ont fait qu'abattre les murs qui te cachaient à mes yeux.

Il l'attira contre lui, son corps massif l'encerclant contre le bois vermoulu. Sa main remonta dans ses cheveux, empoignant les mèches avec une possessivité sauvage.

— Tu m'as sauvée des flammes pour m'enfermer dans ton ombre, souffla-t-elle.

— Personne ne te protégera de moi. Parce que tu es déjà à moi. Tu l'es encore plus maintenant que j'ai tout réduit en cendres pour toi.

Il l'embrassa, un baiser qui goûtait le sel et la fin du monde. C'était un pacte scellé dans la ruine. Dehors, le Mistral hurlait entre les rochers, emportant les vestiges de l'ancien Massimo. Le froid du Glock contre sa cuisse n'était rien comparé au brasier qu'il venait de rallumer sous sa peau. Dehors, Marseille s'éteignait. En elle, tout commençait à brûler.

Le Roi du Port était mort. Longue vie au Tyran des Cendres.

Chapitre 15

Ashes and Salt

L'air n'était plus que de la suie grasse et du sel cristallisé. À l'horizon, là où le ciel de Marseille aurait dû se fondre dans le bleu de la Méditerranée, il n'y avait qu'une balafre d'orange sale et de fumée noire qui montait des carcasses des conteneurs. Le port, ce royaume de ferraille et de secrets que l'architecte du chaos avait érigé en temple du contrôle, n'était plus qu'un charnier à ciel ouvert, une mâchoire fracassée crachant des étincelles de phosphore.

Massimo De Luca se tenait au bord du quai n°4, les pieds ancrés dans un mélange visqueux de gazole et de sang coagulé. Sa chemise blanche, autrefois symbole d'une arrogance immaculée, était déchirée, collée à son torse par la sueur et la poussière de béton. Le Mistral, ce moteur de folie, hurlait entre les grues squelettiques, refusant d'emporter l'effluve écœurante, sucrée et métallique de la chair brûlée.

À ses côtés, Sofia n'était plus l'ombre craintive de la Bastide. Elle était une silhouette sculptée dans le désastre. Son visage était maculé de cendres, une traînée de sang séché barrait son arcade sourcilière, mais ses yeux brûlaient d'une lucidité féroce. Elle ne regardait pas les morts. Elle regardait le squalre qui l'avait brisée pour mieux la reconstruire.

— Regarde-les, murmura Massimo. Sa voix était un râle de gravier, écorchée par la poudre. Ils sont venus pour prendre ce qui m'appartient. Ils n'ont trouvé que leur tombeau.

Il tendit une main calleuse, ses doigts se refermant sur la nuque de Sofia avec une possession brutale. Ce n'était pas une caresse, c'était un ancrage.

— L'innocence a brûlé dans tes containers, Massimo, répondit-elle, sa voix découpant le silence de mort. Ne cherche pas Sofia. Elle est morte de soif. Regarde ce qui a survécu.

Massimo esquissa un rictus de fauve. Il resserra sa prise, forçant Sofia à plonger ses yeux dans les siens, là où l'obscurité était la plus dense.

— On s'en va. Le sel a assez coulé pour ce soir.

Le trajet vers la Bastide se fit dans un silence total. Quand les portails massifs de Cassis s'ouvrirent, Sofia sut que le siège ne faisait que commencer. Massimo la guida vers sa suite, un sanctuaire de béton brut et de soie noire. Il retira sa veste, révélant une entaille à l'épaule qui suintait encore.

— Laisse-moi voir, ordonna-t-elle.

Elle défit les boutons de sa chemise avec une lenteur méthodique. Ses doigts, tachés de la poussière du port, effleurèrent la plaie. Massimo ne respirait plus. Il était une statue de sel attendant la vague. Elle posa ses lèvres sur la peau chaude, inhalant l'odeur du fer et du tabac brun. Un grognement sourd s'échappa de la gorge de Massimo. Il la projeta contre le mur de béton froid. L'impact lui coupa le souffle.

— Tu penses partager ma couronne ? gronda-t-il, ses mains plaquant ses bras au-dessus de sa tête.

— Je veux tes entrailles, Massimo. Je veux ce que tu caches derrière tes murs.

Il l'entraîna vers la salle de bains, un bloc de marbre noir. La vapeur créa instantanément un brouillard opaque. Il la déshabilla avec une urgence brutale, déchirant les tissus souillés. Sous la lumière crue, elle était couverte d'hématomes,

des ombres violacées fleurissant sur son albâtre. Massimo passa ses mains sur son corps, non pas avec douceur, mais comme un sculpteur vérifiant la solidité de son œuvre.

Il la poussa sous le jet d'eau bouillante. Le choc thermique fit hurler ses nerfs, mais elle savoura la morsure. Massimo entra à son tour, prenant un bloc de savon noir au sel. Il la frictionna avec une rudesse méthodique. Chaque mouvement était une lacération volontaire, une purification profane. La douleur n'était plus une gêne, mais une preuve de vie sous la pression de ses doigts.

Il se colla contre son dos, ses mains remontant de ses cuisses à son ventre. Elle sentit le froid du marbre contre ses seins et la brûlure de l'eau sur ses reins.

— Dis-le, exigea-t-il contre son oreille.

— Je suis la nuit qui te permet d'exister, Massimo. Sans moi, tu n'es qu'un prédateur aveugle.

Il la souleva, l'enchaînant à sa taille. L'invasion fut brutale, un pacte de chair et de survie scellé dans le fracas de l'eau. Ils firent l'amour avec une rage de condamnés, cherchant à imprimer leur marque jusque dans les os.

Plus tard, drapée dans de la soie noire, Sofia rejoignit Massimo au grand salon. Les lieutenants des De Luca attendaient, visages de granit dans la fumée des cigares. Vincenzo, un vieux loup au regard gras, s'avança.

— On dit que tu dresses une chienne pendant que l'empire saigne, Massimo.

Sofia sentit l'adrénaline, ce goût de rouille au fond de la gorge. Elle devança le mouvement de Massimo. D'un geste fluide, elle sortit le couteau de combat de sa ceinture. L'acier ne fit qu'un éclair. Vincenzo hurla, sa main ouverte de part en part, le

sang pourpre éclaboussant les dalles de pierre.

— Le sang est le même pour tout le monde, Vincenzo, murmura-t-elle alors que l'homme s'effondrait. Mais le mien est plus cher que le tien.

Massimo se leva, dominant l'assemblée pétrifiée. Il ne regarda même pas le blessé. Ses yeux étaient fixés sur Sofia, avec une faim morbide.

— Quelqu'un d'autre veut tester la résistance de ma Reine ?

Le silence fut son verdict. Massimo désigna la carte du port.

— Le plan est simple. Sofia va mener le convoi de diversion par le quai d'Arenc. Ils s'attendent à me voir. Ils concentreront leur feu sur elle.

L'arrachement intérieur de Massimo était visible dans la tension de sa mâchoire. Envoyer son obsession au front était comme s'arracher un membre.

— Et toi ? demanda-t-elle.

— Je vais les égorger dans leur sommeil, par les égouts industriels. Ce soir, Marseille sera un abattoir.

Le convoi s'ébranla vers le port sous un ciel de feu. Lorsqu'ils atteignirent le Quai d'Arenc, le chaos se déchaîna. Une explosion secoua le SUV de Sofia. Le monde devint une suite de flashes. Elle sortit de la carcasse fumante. L'acier dans la gauche. Le plomb dans la droite.

Sofia cracha un filet de sang noir. Elle ne marchait plus, elle chassait. Elle surgit de derrière un conteneur rouillé, tirant avec une précision chirurgicale. Chaque détonation était un cri, chaque corps qui tombait un serment tenu dans la suie. Elle

avançait dans la sanie, vision d'horreur et de beauté, sa robe maculée collée par la sueur.

Soudain, le silence. Une énorme explosion déchira le ciel au nord, vers les bureaux des dockers. Massimo avait frappé le cœur de la bête.

Des heures plus tard, une silhouette émergea de la fumée. Massimo marchait avec difficulté, une main pressée contre son flanc, couvert du sang de ses ennemis. Il s'arrêta devant elle. Ils ne se dirent rien. Leurs paumes ensanglantées se scellèrent.

Autour d'eux, Marseille n'était plus qu'une ruine fumante, mais sur ce bitume corrodé, un nouvel empire venait de naître.

— Tout est à nous, murmura Massimo. Les cendres, le sel, le sang.

Sofia sourit, un sourire de lame.

— On va reconstruire. Mais cette fois, les serments seront écrits en lettres de feu. Et personne n'osera plus jamais nous regarder en face.

Ils restèrent là, debout face à la mer, deux monstres sacrés contemplant leur œuvre. Le Mistral emporta les derniers lambeaux de fumée, révélant la ville soumise. Le Panoptique était complet. Le monde entier les regardait, mais ils ne voyaient qu'eux-mêmes, reflets éternels enchaînés par le sel et le sang de Marseille.

FIN

Merci d'avoir lu "La Maison des Serments"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)